

Rédaction et Administration
164 RUE SAINT-DENIS
MONTREAL

Téléphone: Est 893
Atelier: Main 7309

LE MATIN

POLITIQUE ET LITTÉRAIRE

Abonnements par la Poste:

Un an \$ 2.50
Six mois 1.50

Adresser toute correspondance.
Le MATIN, 164, S.-Denis, Montréal

Redigé en collaboration.

Le sviv vn chien qvi ronge l'os.

VOL. II—No 47

MONTREAL, SAMEDI, 16 DECEMBRE 1922

Le Numéro 5 50

Questions actuelles

*** PARCIMONIE. — Au cours des quelques dernières mois les incendies se sont multipliés dans nos collèges, couvents et églises. On dirait que ces institutions sont poursuivies par la mauvaise chance et on a attribué ces sinistres à plusieurs causes: accidents, systèmes électriques défectueux et même on a accusé le "Ku Klux Klan". Il s'est trouvé des personnes soi-disant autorisées pour nous raconter cette calomnieuse histoire du "Ku Klux Klan" en gardant leur sérieux.

Le "Ku Klux Klan" existe, mais il n'a pas de ramifications au Canada, du moins il n'en a pas qui comptent, mais il est si facile de trouver quelqu'un ou quelque chose à accuser quand, dans son for intérieur, on sait qu'il s'agit presque toujours d'impudences causées par la parcimonie.

On désire tellement économiser dans ces institutions que jamais on n'y trouve de gardiens de nuit ou, si l'on en trouve, ce sont des vieux, incapables et ignorants, qui perdraient la tête au premier danger et seraient plutôt susceptibles de dormir dans un coin que de veiller. Il est vrai qu'un brave vieux comme cela coûte 20 ou 25 dollars par mois et sa nourriture alors qu'un homme robuste et intelligent devrait être payé quatre ou cinq fois ce prix. De plus, pour utiliser comme il faut les services d'un bon gardien, il faut établir un système électrique de contrôle qui empêche le veilleur de se coucher au lieu de veiller. Cela coûte de l'argent et nos bons religieux et nos dignes sœurs n'ont pas encore compris que ces dépenses bien entendues valent mieux que les sinistres qui coûtent cent mille fois plus cher.

Négligence coupable quand, comme c'était le cas à St-Boniface, il n'y a pas d'escalier de sauvetage à des dortoirs situés à l'étage supérieur. Nous savons des pays où un "accident" de ce genre conduirait les individus responsables en cour d'Assises.

Il est vrai que cela coûte cher de poser des escaliers de sauvetage extérieurs ou des escaliers intérieurs en fer, isolés des parties combustibles de l'édifice. On évite ces frais et on compte probablement sur la Providence pour protéger les biens des institutions et l'existence des élèves qui y sont abrités. C'est agir avec une témérité que jamais la Providence n'a justifiée, car le Ciel n'a jamais aidé ceux qui s'aidaient, si nous en croyons la sagesse des nations.

En attendant, les parents qui placent leurs enfants dans des institutions d'éducation pourraient exiger qu'ils soient protégés par tous les moyens possibles et qu'ils cessent ce dangereux système de parcimonie qui coûte si cher aux compagnies d'assurances et, surtout, à la population tout entière. — Reporter.

*** L'ENQUÊTE BLANCHE GARNEAU. — Tout ce qui s'est passé au cours de l'enquête royale jusqu'au jour où l'on a démontré clairement que cette rumeur dont a parlé l'"Axe" existait en fait et que les Québécois comme les Montréalais ne se gênaient pas pour en parler. Si l'on avait pas eu d'enquête royale, le môme rumeur out parait et continué à faire le sujet affreux des conversations séditieuses. Si M. Taschereau n'avait pas été piégé violemment par le directeur de l'"Axe", il n'aurait pas si prestement accordé l'enquête, que réclamait d'ailleurs, John H. Roberts.

Donc, si Roberts n'avait pas publié la ou les rumeurs qui l'ont fait condamner, l'enquête n'eût pas eu lieu, et les innocents continueraient d'être accusés par la malignité populaire. Pourquoi, alors, M. le premier ministre, messieurs les ministres, messieurs les députés et messieurs les conseillers législatifs, pourquoi un bill condamnant, par rétroactivité, le journaliste Roberts, qui au fond n'est pas plus coupable d'avoir publié la rumeur que le détective Valade d'avoir mentionné les noms? Et cependant Valade n'est pas coupable, lui, et n'est menacé d'aucun châtiment.

Cette "loi spéciale" demeure une iniquité, et nous persistons à penser avec M. Thomas Chabais qu'elle est une loi monstrueuse et néfaste, indignée d'un peuple libre et inconcevable en plein vingtième siècle. — ANATOLE

*** CHEZ LES POLITICAILLEURS. — Nous livrons à la publicité certaines opinions de jocrisses et de paltoquets sur notre modeste gazette: Une grosse légume aurait confié pas plus tard que la semaine dernière que "ces messieurs, étaient pour nous "mettre les bois" si tôt la session terminée! D'ici là, c'est sûrement nous qui les auront mis aux "abois". Une autre plante grasse aurait affirmé "qu'il serait impossible de nous repêcher plus tard attendu que nous versions dans l'erreur nationaliste". Voilà un individu qui n'est plus du tout sûr de sa gaffe. Allez et ne repêchez plus! Enfin, certains murs à oreilles (de Québec, avouons-le) auraient entendus cette rumeur d'un "arrangement" qui n'est qu'une feuille impertinente et nous "arrangerons". Nous ne demandons pas mieux qu'être impertinents et même davantage vis-à-vis d'un régime qui transgresse l'esprit de la constitution, trafique sur la boisson, les terres publiques et tolère en son sein un élément qui, hélas! n'échoue pas assez souvent vers un bagne bien gagné. Une chose, cependant, nous désole infiniment, c'est le sentiment que nous ne parviendrons jamais à nous moquer et à mépriser le régime autant que le régime réussit à se moquer et à mépriser le peuple. Pour ce qui est de l'impertinence nous lui cédon — à grand regret, répétons-le — la palme. Quant à nous ARRANGER, c'est la chose la plus simple du monde! Jocrisses et paltoquets n'ont qu'à changer de tréteaux. Si c'est DERANGER que l'on a voulu servir, la saison promet d'être réjouissante! — R. M.

*** MAGNIFIQUE EXEMPLE. — Tandis que M. Armand Boisseau, ex-député de Saint-Hyacinthe, s'apprête à éprouver mélancoliquement le chemin du bagne, le dernier épisode d'un grand drame politique qui s'est déroulé en bas de Québec vient de se terminer. M. Jean François Poulliot qui par ses dénonciations avait fait démissionner le docteur Parrot, a été lavé des viles accusations qu'un parlementaire taré avait portées contre lui. Quand on réfléchit à toutes ces histoires de vol, de concussion, de malversation, quand on pense aux multiples obstacles qu'il faut surmonter pour prendre nos hommes publics la main dans le sac, quand on songe combien il est hardi et périlleux de marquer un député au fer rouge, combien il est difficile d'établir légalement la malhonnêteté fondeuse de telles ou telles menées, il est permis à tout homme qui, si l'on peut dire, possède une tête sur ses épaules de croire que pour un oiseau de pris, cinq ont déjoués Thémis. De ce sentiment qui tend à devenir une forte croyance découle le mépris ou du moins le manque général de respect qui entoure les mandataires du peuple. Qui n'entend-tout les jours ces phrases significatives: X...., s'est enrichi dans la politique; lui ou un autre, c'est voleur et voleur; à leur place, j'en ferai autant, etc., etc.? Magnifique état d'esprit! Bel exemple pour le peuple que celui d'un régime dont la conduite inspire de semblables propos.

*** COMITE DE SECOURS. — Semblables à deux pieuvres qui se disputent un client sur le trottoir, les deux grands journaux s'arrachent le comité de secours aux sinistres de Terrebonne. Pour elles (ces grues) il

MEFIIONS-NOUS DE TASCHEREAU

Pots-de-Vins et Pots-de-Chambre

— Let all fear be far: chassons toute crainte, écrit M. Brenton A. Macnab, en tête de son vigoureux pamphlet sur l'affaire Roberts.

Telle devra être la devise de tous les citoyens à l'approche de la lutte qui va s'engager. Pour notre part, chacun sait que nous n'en avons pas besoin à l'égard du régime attendu que les coups de théâtre, les attitudes aristocratique-burlesques du citoyen Alexandre Taschereau ne sont jamais parvenus à nous inspirer la moindre terreur.

Nous ne manquons pas cependant de respect pour tout ce qui est véritablement noble, digne, élevé, honnête et patriotique mais qu'on ne vienne pas nous demander de vénérer de faux dieux, d'encenser le veau d'or et tous les autres veaux de la province — y compris les députés créchards de A jusqu'à Z ou de Ashby à Vautrin.

A plus forte raison qu'on ne vienne pas nous parler de paix et de respect à l'endroit du premier ministre, qu'on ne vienne pas nous parler d'ordre, de libéralisme (!) d'indulgence, quand il s'agit du Taschereau qui emprisonne son adversaire politique, qui prétend représenter l'ordre en inaugurant le désordre, qui tente de cacher son torpisme sous le vieux drapeau libéral qu'il déshonore, et qui pousse l'indulgence au point de porter des accusations alors qu'il se sent bien confortablement abrité derrière son immunité parlementaire, accusations d'une extrême gravité qu'il s'empresse du reste de ne pas renouveler au sortir de l'enceinte tutéaire.

Nous en avons tous connus, n'est-ce pas, au temps de la petite école, de ces marmots morneux qui, ayant lancé quelques injures, couraient se réfugier sous les jupes maternelles. Maman immunité parlementaire en a vu bien d'autres. Mais je ne veux pas discuter cette semaine le courage de M. Taschereau. Je veux aborder carrément le rivage escarpé de sa dignité avec la ferme intention de pousser une promenade jusqu'au-jardin-fleur de ses belles manières. Et pour gravir la rive abrupte, j'emprunterai, en les modifiant à peine, quelques échelons que nous offre M. Macnab dans son excellent ouvrage.

1o Etiez-vous, M. le premier ministre — M. le Procureur général — à titre de membre du gouvernement Gouin, étiez-vous, monsieur, opposé, ou bien étiez-vous favorable à l'impunité accordée aux législateurs coupables dans l'affaire Mousseau? Vous êtes responsable de cette impunité — et cela ne fait pas de doute, d'après la constitution — car vous étiez alors ministre de ce cabinet.

2o N'est-il pas vrai que le comité d'enquête

est plus important de savoir que le comité a été formé par elles que de secourir les victimes. "C'est nous", dit le journal aux lecteurs exclusifs, "qui avons lancé l'idée et formé le comité". "C'est nous", dit le journal du peuple, "qui avons donné asile au comité."

La vérité toute nue c'est que M. Tarte, agissant comme citoyen et non comme représentant de son journal, a convoqué une quinzaine de personnes à l'hôtel Windsor et qu'on a choisi là quelques personnes susceptibles de former PLUS TARD un comité. Ce qui est encore vrai c'est que, l'autre lundi, trois des personnes désignées la veille, allèrent remercier tous les journaux de leur propagande et, comme malgré leur dégoût, il leur fallait entrer dans le lupanar du coin, ils y allèrent. C'est ce que le journal indépendant appelle "tenir une séance dans ses bureaux".

Cette manière nausabonde d'exploiter à son profit jusqu'aux malheurs des gens est ignoble et répugnante. Tant que notre peuple n'aura que des journaux comme ceux-là pour s'éclairer, il n'aura pas grand chance de progrès matériel et surtout moral.

Si une charge devenait illustre, ces deux torchons s'en disputeraient les morceaux. Il est vrai que le jour où les charognes seront illustres, les deux grands journaux se feront aussi. Il y aura donc compensation ou égalité. — Va-t'en-vive.

Il y a quinze jours, une jeune fille a été condamnée à un mois de prison pour avoir porté des habits masculins. Elle aurait assassiné son frère et son fiancé qu'on ne songerait pas à la molester, surtout si elle appartenait à un clan, à une caste qui porte cette devise dans ses armoiries "Noli me tangere". Il est à peu près sûr que les autorités pour se faire une illusion nécessaire, regardent par le petit bout de la longnette car ce qui nous apparaît comme une énormité ne semble pas digne de fixer leur attention. Nous admettons que cette pucelle a gravement péché contre l'esthétique en voulant troquer ses tuniques de soie souple, pour l'horrible détroque masculine. Mais un mois de prison pour une faute qui n'offense pas la morale, en somme, c'est exagéré. On ne perd pas la grâce sanctifiante en enfilant une paire de pantalons. A moins de prendre Lamartine au sérieux quand il dit:

Objets inanimés avez-vous donc une âme
Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer...

Une femme qui commet de telles impudences s'expose-t-elle à courir la galipote, à passer la nuit à jouer au pool, à manger des "beans" vers cinq heures du matin. Dans ce cas il faudrait interdire à ces dames de porter des peaux de bêtes qui peuvent avoir d'étranges répercussions sur leur vie morale. Si elles sont souvent cruelles, inconscientes, rusées, c'est peut-être que neuf fois sur dix ces animaux se sont incorporés à ces dames, qu'elles vivent en eux et qu'ils vivent en elles. "Doux échange qui ravit l'âme", les fauves ont pris la grâce, les minauderies et le sourire de femmes et celles-ci l'instinct et le flair et les griffes des habitants de la jungle et de la forêt.

Pour justifier la sévérité du juge à l'endroit des femmes qui se travestissent, il faut prouver que les habits ont réellement ce pouvoir magique d'absorber les effluves magnétiques de leur propriétaire et de dédoubler leur existence bien qu'il suffise de faire sentir à un chien policier quelque chose qui appartient à un voleur pour que la bête parvienne à dépister la retraite ou le filou se terre. Cette forme de la métamorphose était inconnue des anciens. Ils admettaient que l'âme d'un individu pouvait passer dans le corps d'un animal, mais non pas dans ses vêtements. S'ils sont animés, comme dit le poète, c'est pas cette engance que les soldats nous ont rapporté du front, mais de là à supposer que des

Le Cahier de Polémarque.

HYPOCRISIE

Il y a quinze jours, une jeune fille a été condamnée à un mois de prison pour avoir porté des habits masculins. Elle aurait assassiné son frère et son fiancé qu'on ne songerait pas à la molester, surtout si elle appartenait à un clan, à une caste qui porte cette devise dans ses armoiries "Noli me tangere". Il est à peu près sûr que les autorités pour se faire une illusion nécessaire, regardent par le petit bout de la longnette car ce qui nous apparaît comme une énormité ne semble pas digne de fixer leur attention. Nous admettons que cette pucelle a gravement péché contre l'esthétique en voulant troquer ses tuniques de soie souple, pour l'horrible détroque masculine. Mais un mois de prison pour une faute qui n'offense pas la morale, en somme, c'est exagéré. On ne perd pas la grâce sanctifiante en enfilant une paire de pantalons. A moins de prendre Lamartine au sérieux quand il dit:

Objets inanimés avez-vous donc une âme
Qui s'attache à mon âme et la force d'aimer...

Une femme qui commet de telles impudences s'expose-t-elle à courir la galipote, à passer la nuit à jouer au pool, à manger des "beans" vers cinq heures du matin. Dans ce cas il faudrait interdire à ces dames de porter des peaux de bêtes qui peuvent avoir d'étranges répercussions sur leur vie morale. Si elles sont souvent cruelles, inconscientes, rusées, c'est peut-être que neuf fois sur dix ces animaux se sont incorporés à ces dames, qu'elles vivent en eux et qu'ils vivent en elles. "Doux échange qui ravit l'âme", les fauves ont pris la grâce, les minauderies et le sourire de femmes et celles-ci l'instinct et le flair et les griffes des habitants de la jungle et de la forêt.

Pour justifier la sévérité du juge à l'endroit des femmes qui se travestissent, il faut prouver que les habits ont réellement ce pouvoir magique d'absorber les effluves magnétiques de leur propriétaire et de dédoubler leur existence bien qu'il suffise de faire sentir à un chien policier quelque chose qui appartient à un voleur pour que la bête parvienne à dépister la retraite ou le filou se terre. Cette forme de la métamorphose était inconnue des anciens. Ils admettaient que l'âme d'un individu pouvait passer dans le corps d'un animal, mais non pas dans ses vêtements. S'ils sont animés, comme dit le poète, c'est pas cette engance que les soldats nous ont rapporté du front, mais de là à supposer que des

le Premier respecte les belles manières parlementaires.

A M. Taschereau, je refuse absolument le droit de poser en homme poli, en professeur des belles manières et de trouver cavalière la façon dont nous parlons de lui.

Car la violence appelle la violence aussi irrésistiblement que l'abîme appelle l'abîme. M. Taschereau n'a plus le droit de se plaindre, quoi qu'il arrive. Son dédain pour l'esprit des lois, ses mesures néfastes, monstrueuses et arbitraires, les splendeurs ondoyantes et diverses qui illustrent son régime, ses attitudes tyranniques, ses colères bryantes et grotesques d'autocrate, sa prétention de tenir tête à l'opinion publique, son outrecuidance à braver la presse libre en font un personnage d'un autre âge, une pièce de musée historique et psychologique.

Je souhaite fermement et sincèrement que le régime garde longtemps Roberts en prison. En murant ainsi dans ses cachots un prisonnier politique, Taschereau garde le fer dans sa plaie. Le peu de sang rouge qu'il portait achève de s'écouler. Le tyran n'en a pas pour longtemps, mais il faut se méfier. Telle la giraffe blessée peut quelquefois (qu'on dit) devenir dangereuse pour le chasseur, tel Alexandre Taschereau peut, dans un sursaut de désespoir, porter quelques coups d'apâche avant de renoncer au pouvoir, à ses pompes et à ses coffres. On peut s'attendre à quelque événement surprenant puisque les élections s'en viennent. A part du célèbre coup de Médéric, de celui du dossier ou de l'enquête royale, il y a le coup légendaire dit: du cadeau. Un gouvernement aux cent coups (c'est le cas de le dire) ne néglige jamais celui-là.

Le coup du cadeau consiste à faire semblant de passer quelque loi généreuse, large et susceptible d'être bien accueillie par le peuple. Le peuple tombe généralement dans le panneau. Il réclame le régime; celui-ci se rattrape l'année suivante par de petits amendements bien sournois qui ne manquent pas d'atténuer sinon de neutraliser le cadeau. Quand vraiment il n'y a plus moyen de réduire le cadeau, il reste au moins trois belles années pour se rattrapper sur autre chose et vous savez, à vos dépens, que l'on ne s'en prive pas.

La seule, la grande, l'unique question qui se pose devant l'électorat est celle-ci: Allons-nous subir Taschereau et sa séquelle pendant les quatre années à venir?

J'ai encore la naïveté de croire que, malgré les montagnes d'argent que l'on va dépenser pour l'empire, le peuple va répondre: NON!

Roger MAILLET

pantalons, une bougrine, un rase-trou ait une âme, il y a loin.

Les lois qui prolongent en notre siècle l'époque moyenâgeuse avec ses superstitions, ses croyances au merveilleux et à la sorcellerie devraient être rayées de notre cod. Cette contrainte par corps pour une farce de mascarade est un anachronisme.

Au XVIIIème siècle un Cauchon, par haine de la femme et pour avoir le prétexte de livrer une héroïne aux Anglais, a pu faire un crime à la vierge d'Orléans d'avoir porté les haut-de-chausses et la cotte d'arme, seul privilège des guerriers mâles, mais dans la libre Amérique et au vingtième siècle se permette un tel attentat à la liberté individuelle, en ressuscitant un préjugé qui n'a plus cours dans les pays civilisés, c'est couvrir la magistrature de ridicule et donner une triste idée de la mentalité de nos juges. On a déjà fait revivre la peine du fouet et avant peu nous verrons des femmes déclarées relapses et sorcières brûlées sur la place du marché avec les gazettes qui auront critiqué le gouvernement; un homme sera écartelé pour avoir fabriqué du whisky clandestinement. Mais quel châtement infligera-t-on à celui qui aura profané les vases sacrés et volé le contenu du tabernacle et des trones, si l'on condamne à un mois de prison celle qui a porté atteinte à la dignité du pantalon, aussi problématique que celle de la chambre. Georges Sand que je sache n'a jamais été appréhendée pour avoir des habits d'homme. Il y a pour le moins 80 p.c. des femmes qui portent la culotte en ce sens qu'en dépit de leur vou d'obéissance, prononcé solennellement au pied des autels, elles ont accaparé à leur profit la puissance maritale. En d'autres termes, elles ont tiré toute la couverture de leur côté. Elles ne se sont pas contentées des vains apapages de la virilité, elles se sont appropriées les droits et privilèges du sexe fort. En vérité, ce sont les plus coupables qui échappent à la justice. Pensez donc un mois de prison à une fille qui s'est déguisée en homme! Dans un pays où les fripons sont déguisés en honnêtes gens, où les bonhommes portent des faux-nez et les francs-maçons de gros livres sous le bras à la grand-messe le dimanche, où les castors qui étrangieraient la vérité s'ils étaient plus forts orient contre les despotes parce que d'autres font ce qu'ils ne peuvent faire! Montrez-moi celui qui dans Québec qui a la tête de son emploi?

C'est le cirque en permanence, la foi perpétuelle. Nous avons des juges graves dans une société de ministres drôles!...

Un homme qui porte la robe met aux fers une femme qui porte le pantalon!...

Rien n'illustre l'hypocrisie de nos moeurs comme ce simple fait divers passé inaperçu au milieu de la série d'attentats contre la liberté qui sévit chez-nous.

Un simple coup de fouet ne peut entamer le cuir tanné d'une rosse. Ce qu'il faudrait pour lui faire lever les pattes c'est une cartouche de dynamite sous la queue.

BILLET DU SAMEDI

L'INCENDIE DE TERREBONNE

Un lecteur de Terrebonne m'écrit: "La destruction de notre ville ne serait-elle pas une simple manœuvre électorale de la part de notre député, M. Athanase David?"

Je ne crois pas enfreindre nos lois du libelle — celles qui régissent l'asservissement de la presse — en publiant et la question et les réflexions qu'elle m'inspire.

En somme, M. David est un homme public et nous sommes à la veille d'une tourmente électorale. Notre province et les beaux-arts ont certainement intérêt à ce que la réputation du jeune ministre reste intacte d'ici à ce qu'il ait été réélu, mais il nous incombe le devoir de scruter le moindre de ses actes et d'exiger au besoin qu'une commission royale soit chargée de l'innocenter.

Mon correspondant se leurre cependant, quand il croit que le fait pour le jeune ministre de faire de temps à autre des discours enflammés, le prédispose aux manœuvres électorales.

Mon aimable lecteur de Terrebonne conclue sa courte lettre par ces mots: "On prétend que quelques jours avant l'incendie l'honorable M. David a été vu dans Terrebonne, s'entretenant avec le maire Labelle et que plusieurs fois, en causant, ses regards se seraient tournés dans la direction du moulin Limoges. Etrange coïncidence, c'est au moulin Limoges que l'incendie a éclaté. J'ai essayé à plusieurs reprises de faire confirmer la chose par quelques-uns de nos gens, mais sans résultat. "Personne dans Terrebonne, à part le maire Labelle et les membres de sa famille, ne connaissant M. David, comment pouvait-on amasser des preuves?"

Evidemment, ce n'est pas à moi, non plus qu'au MATIN, à instituer une enquête et à retenir les services de témoins à charge, d'un Binet ou d'un Palmer quelconque, simplement pour noircir la réputation d'un ministre.

Ce rôle appartiendrait plutôt à la PRESSE qui a engagé un millier de dollars, gagnés péniblement par ses employés, dans la reconstruction du château-fort de M. David.

D'ailleurs ce n'est pas à nous que l'on fera croire que les regards ardents du ministre dirigés vers le moulin Limoges, aient pu volontairement amener une combustion spontanée.

M. David est un garçon rangé et cultivé. De ses yeux, jaillissent de temps à autre des flammes d'intelligence, mais de là.....

Je profiterai de la lettre de notre correspondant de Terrebonne pour dénoncer cette manie que nous avons, chez nous, depuis quelques années, d'attribuer à nos hommes politiques, tous les crimes.

Une jeune fille se fait-elle étrangler discrètement qu' aussitôt les regards se tournent vers le Parlement; un Bergevin quelconque a-t-il le malheur de réclamer quelque droit aux biens matériels de ce monde qu' aussitôt on crie: au grafter!

Il est temps de s'écrier: Où allons-nous? Non, l'incendie de Terrebonne n'est pas une manœuvre électorale.

Peut-être est-ce un événement voulu de la Providence pour permettre à M. David de prendre un peu contact avec ses électeurs qu'il n'a pas vu depuis bientôt trois ans, mais de là à conclure que des ministres, courtis comme M. David, auraient recours à des perturbations de ce genre, pour recouvrer la confiance éteinte d'un électoral, il y a un pas, que dis-je, il y a un gouffre.

Terrebonne se relèvera de ses cendres, nous en avons la ferme espoir, et, comme le disait récemment sur un "huit-colonnes" de la PRESSE, Sir Lomer Gouin: "Il faut aider ces braves gens".

Pour moi, je rêve d'une Terrebonne nouvelle, traversée d'un large boulevard qui dénombrerait BOULEVARD ATHANASE, et aboutissant à une rue non moins large que l'on appellerait L'AVENUE DAVID.

De cette façon l'on aura fait d'une pierre trois coups: l'on aura d'abord incendié une ville, on l'aura ensuite reconstruite et surtout on aura honoré la mémoire d'un homme sur lequel les beaux-arts fondent de belles espérances.

Et peu à peu, M. David se fera connaître dans son propre comté.

Quant au geste de nos concitoyens, de la PRESSE et des compagnies immobilières qui viennent d'une façon si désintéressée au secours des victimes de l'incendie, je souhaite qu'il se répète prochainement, dès que quelque autre ville se sera éprise de brûler.

BAMBOCHE.

Pour les adieux de M. Henri Miral

M. Henri Miral, metteur en scène et comédien français, nous fera ses adieux, dimanche soir, le 14 janvier 1923, au théâtre His Majesty's, rue Guy.

Pendant six ans, M. Henri Miral nous a donné des preuves de ses inépuisables ressources comme régisseur de comédie et comme acteur. Son nom est intimement lié à tous les grands succès.

Pour ses adieux, M. Henri Miral a choisi deux pièces du Grand Guignol de Paris: "Un concert chez les fous", pièce en deux actes de MM. André de Lorde et Charles Foley; et "La confrontation", sketch en un acte de M. Métivier. Le spectacle se terminera par "Le Soufflet", comédie en un acte de M. Henri Létoual, journaliste et auteur dramatique montréalais.

Ces pièces seront jouées par d'excellents artistes parmi lesquels il faut citer MM. Jean Dumontier, Pierre Durand, A. Roman, Godeau, Mmes Ginette Darcourt, Jane Dalbief, Marthe Thierry, Eve Bussy, Jane Deslauriers et Nozières.

On sait en quelle estime M. Henri Miral est tenu du public qui fréquente nos théâtres français. Les saisons qu'il a faite sa Montréal ont été des saisons véritablement artistiques. Du reste, les journaux montréalais, pendant les six années de séjour de M. Henri Miral, ont accordé à ce comédien la véritable place qu'il occupe parmi nos meilleurs artistes.

Voici ce qu'écrivait, il y a quelque temps, le critique dramatique du *Matin*:

"Lorsque Miral est en scène, on a l'impression que c'est un monsieur que l'on a croisé tout à l'heure, en face du théâtre, et que ce monsieur est monté doucement sur les planches, qu'il continue à vivre là comme il vivait auparavant, qu'il ne change rien à ses habitudes, en un mot: qu'il ne joue pas. Tous les effets comiques de cet artiste sont tirés de ce naturel admirable qu'il possède pleinement et qui en font le comédien le plus inimitable qui soit."

On aura donc l'occasion d'applaudir M. Henri Miral au théâtre His Majesty's, dimanche soir, le 14 janvier 1923, dans le rôle de Bernier du "Concert chez les fous" et de Jacques Chapoutel de la "Confrontation". Ces deux rôles permettront à M. Henri Miral de composer des personnages vivants et pittoresques. On connaît d'ailleurs l'habileté de M. Henri Miral pour se "faire des têtes".

En faisant ses adieux au public montréalais, M. Henri Miral a tenu à présenter également un auteur canadien. C'est une initiative que nous applaudissons chaleureusement.

La soirée de M. Henri Miral ne peut manquer d'être un grand succès.

A PROPOS DE M. LEON DAUDET

Le Mal-Elu

Le romancier des *Parlementaires* pousse la logique jusqu'à faire suivre sa signature d'un titre, sans doute glorieux : *député de Paris*. Le même Léon Daudet, qui s'oppose à la publication intégrale du *Journal des Goncourt* (pourquoi ce parlementaire ne serait-il pas l'ennemi de toute vérité?) peut aussi faire graver sur son collier : *de l'Académie Goncourt*. On sait quel mal fait à la Chambre, grâce à la lâcheté de Poincaré-la-Fuite, le Député Fanfaron. Aux Goncourt, il est un des grands électeurs et, s'il écume de rage quand on couronne un chef-d'œuvre comme *Le Feu*, il réussit souvent à faire tomber le prix dans l'escarcelle d'un Marcel Proust, triplement génial puisque millionnaire, puisque illisible, puisque de droite.

On oublie trop par quelle escroquerie de la loi il peut s'enfler et se gonfler en se déclarant "député de Paris". Combien il ralièrait un adversaire aussi mal élu que lui ! Il est entré avec un nombre de voix très inférieur à celui qui laissait à la porte tel de ses concurrents directs, M. Gustave Téry, par exemple.

Plus il est ridicule qu'il siège parce que la majorité a refusé de le déclarer "honorable", plus il croit nécessaire de ne prononcer que des mensonges criards. Il n'a pas, le gros parlementaire, la naïveté de la belle dame Fontaine et ne s'en remet à nul Raminagrobis. Il mangera tout bien et tout vaillant le petit lapin après lui avoir volé son terrier. Je me rappelle vaguement certain incident amusant où, après avoir escamoté le siège de Gustave Téry, il voulait encore le faire expulser de la tribune des journalistes. Tartuffe a toujours proclamé chez les autres :

La maison est à moi; c'est à vous d'en sortir.

L'histoire de son élection à l'Académie des Dix me paraît d'une morale aussi réjouissante.

Edmond de Goncourt remaniait souvent sa liste testamentaire et académique. Dans son dernier état, cette liste restait incomplète, plusieurs noms ayant été effacés sans être remplacés. Les bénéficiaires du testament auraient dû, semble-t-il aux gens de bon sens, écarter délibérément tous ceux que le testateur avait écartés lui-même, tous ceux dont, visiblement, il ne voulait plus. A prendre les choses autrement, on méprise beaucoup, si on est un honnête homme, le jugement de ce même Goncourt dont on accepte la largesse. Dans tous les cas, parmi ceux qui ont élu Léon Daudet, aucun honnête homme ne savait pourquoi le testateur écarté l'avait rayé de ses papiers.

Devant Alphonse Daudet et Léon Daudet, Edmond de Goncourt exposait un jour quelques-unes de ses intentions :

Parmi les académiciens-remetters qu'il créait, il voulait assurer l'indépendance et le travail libre de plusieurs. D'autres déjà riches, n'avaient nul besoin de son argent, et il songeait seulement à les honorer. Ceux-là donneraient les six mille francs à un écrivain moins fortuné, qu'ils sauveraient ainsi de la misère ou des besognes déformatrices.

Les auditeurs approuvaient mollement, vaguement et sans paraître comprendre, Edmond de Goncourt finit avec un peu d'agacement, par vouloir préciser :

—Léon, par exemple...

Léon n'avait pas encore acquis, à la fréquentation des douairières, la vertu d'hypocrisie. Il professait naïvement sa seule religion profonde, l'adoration du veau d'or. Il ignorait le grand art (Propagande) propagande) de cacher son avidité sous des prétextes.

Il ne laissa pas achever le vieillard. Sa brutalité impulsive repoussa la suggestion qui blessait son cœur. (Là où est votre trésor — est-il écrit — là est votre cœur.)

—Eh ! — s'écriait-il indigné — on ne lâche pas comme ça six mille francs de rente !

La conversation prit un autre cours et dura peu désormais. Le vieux Goncourt, plein de nausées, avait hâte de se retrouver seul et d'effacer de son testament le nom de l'avidie jeune homme.

Cette anecdote a-t-elle trouvé place dans le fameux *Journal* et contribue-t-elle à nous priver d'un précieux document?...

Vendredi dernier, le plus menteur des parlementaires appela sans rire la Chambre actuelle "une grande assemblée". Parce qu'il est fier, sans doute, d'en faire paradoxalement partie contre la volonté des électeurs. Il ne doit pas être moins amusé, le moral personnage, d'être, malgré la volonté de Goncourt, un héritier de Goncourt.

Mais le deux fois mal élu n'est pas seulement un hypocrite raffiné et qui calcule ses violences comme ses mensonges. Il y a, en cette sentine complexe, un sadique admirateur de Sylla qui regrette tout haut de n'avoir pu faire assassiner "le sourire aux lèvres" Caillaux, Malvy et quelques autres. Et il y a un être qui aime à se venger du bienfait et à souffleter le bienfaiteur. On sait quelle haine il a vouée à la mémoire de Victor Hugo parce qu'il avait été accueilli dans la famille du poète. Après avoir profité personnellement de la loi du divorce, il injurie Alfred Naquet, "Procuste de Sem qui" — frémissez, braves gens ! — "coupaient en deux les petits Français".

Qu'est-ce que le Mal-Elu verra demain sur cette Académie Goncourt qui n'a pu l'accueillir que par surprise ou par improbité volontaire? Dans quelles ordures sorties de lui trahira-t-il, si ça lui chante, la "grande assemblée" dont il est — cerveau semblable à un ventre surnouillé et tempétueux — un des plus puants et des plus verveux imbéciles?...

HAN RYNER.

(Le Journal du Peuple)

CULTURE DU TABAC

Le service des tabacs de la division des fermes expérimentales fait un grand nombre de recherches, à en juger par le rapport de l'année 1921, du chef du service, M. M. F. Charlan. Les stations de Farnham, Qué., et Harrow, Ont., paraissent couvrir dans leurs expériences toutes les phases de la culture du tabac. En ce qui concerne Québec, le rapport, que l'on peut obtenir gratuitement en s'adressant au Bureau des publications, Ministère de l'Agriculture, Ottawa, dit que l'expérience en couche, entreprise en 1921, confirme les résultats obtenus les années précédentes en montrant que la couche demi-chaude, sans fumier, mais vitrée, est bien adaptée pour la production des plants de tabac, même dans la partie de la province de Québec au nord de Montréal. Les couches de semis de 1921 étaient construites exactement comme par les deux années précédentes, c'est-à-dire, avec une fondation de tiges de paille, recouvertes d'un peu de paille, sur laquelle on place de trois à quatre pouces de bon terreau de jardin. On finit cette couche en y ajoutant une bonne épaisseur de terre tamisée. La construction des couches a été commencée le 1er avril. Elles ont été désinfectées à la formaline, les 10 et 11 du même mois, mais n'ont été ensemençées que les 21, 22 et 23. Il est important, dit le rapport, de confectionner les couches de bonne heure, afin qu'elles aient le temps de bien se réchauffer avant d'être ensemençées. Vers le 30 avril, la semence germe rapidement vers le 30 mai les couches étaient prêtes à fournir tous les plants nécessaires pour l'étendue en tabac. La transplantation était terminée le 9 juin et la provision de plants de semis dont la station de Farnham disposait, lui a permis d'en fournir bien des milliers aux planteurs voisins qui en manquaient.

Ce rapport contient de forts arguments en faveur du labour et de la fumure d'automne. Lorsque ces travaux sont faits en automne on peut commencer au printemps beaucoup plus tôt, on peut mieux préparer le sol, obtenir une récolte plus forte avec moins de fumier peut-être que n'en mettent beaucoup de planteurs.

Le rapport donne le détail du prix de revient, les procédés de plantation, la production des différentes variétés, la dessiccation, et la transplantation, l'emploi des engrais, enfin toutes choses qui se rapportent à la culture des tabacs. Ministère fédérale de l'Agriculture. Publié par le Directeur de la Publicité, à Ottawa.

LE LIVRE DES LIVRES

Anthologie critique mensuelle des nouveaux ouvrages littéraires

Le "Livre des Livres" est le seul périodique qui vous fournisse en même temps qu'une lecture attrayante, variée, d'actualité, empruntée aux nouveaux livres, un guide impartial dont les critiques et les analyses, ainsi d'ailleurs que les extraits — parfois illustrés — vous permettent de lire rapidement et bien au courant des dernières productions. 20 de choisir les ouvrages susceptibles de vous plaire.

Il convient de recommander tout particulièrement "Le Livre des Livres" aux personnes qui n'ont pas le temps de lire, ni même de parcourir les volumes qui paraissent, ou qui ne veulent, ou ne peuvent, faire la dépense de les acheter — ou même de les louer — et cependant se trouvent, soit par leur situation sociale, leur profession, ou leur simple désir d'entretenir leur culture littéraire, dans l'obligation de connaître convenablement les nouveautés.

En somme, les rédacteurs de cette revue lisent pour vous, vous font part d'une opinion motivée, vous analysent les livres et vous citent de chaque ouvrage un ou plusieurs importants passages caractéristiques.

Au sommaire du No 22: Les Don Juanes (Marcel Prévost), La Randonnée de Samba Diouf (Jérôme et Jean Thérault), Mademoiselle Sans-Gêne (Clément Vautel), Les jours sans gloire (Binet-Valmer), Poésies (Ernest Perchon), Le tendre cantique de Siona (Myriam-Harry), Les dévots d'Avignon (J. Péladan), L'Homme traqué (Francis Carco), La lettre anonyme (Edmond Sée), Monsieur de Migurac (André Lichtenberger), Flaubert à Paris (Louis Bertrand), Castagnol (André Lamandé), Les Discours du Docteur O'Grady (André Maurois), Terrebonne (J. Valmy-Baysse), Yasmîna (Théodore Valensi), De Dante à Mistral (Jules Vèran).

Le prix très modique du "Livre des Livres" (France: un an, 14 fr.; six mois, 7.50; trois mois, 4 fr. Etranger: un an, 16 fr.; six mois, 8.50; trois mois, 4.50) et l'intérêt qu'il présente surtout à une époque où le livre est si coûteux, vous engageront certainement à vous y abonner.

Un choix de 12 numéros est envoyé contre 14 fr. en France et 16 fr. à l'étranger; un choix de 6 numéros contre 7.50 en France et 8.50 à l'étranger.

"Le Livre des Livres" procure tous ouvrages et se charge de l'édition et du lancement des volumes, plaquettes et revues.

Adressez la correspondance au Directeur: M. Gaston MOUSSE, 3, rue du Marché-des-Patriarches, Paris (5e).

LE MONDE NOUVEAU

Revue bi-mensuelle internationale. Paraît le 1er et le 15 de chaque mois. Dans chaque numéro: Politique, Sociologie, Sciences économiques et financières, Littérature, Beaux-Arts, Revue de la Quinzaine, Commerce et industrie, Nos Colonies, Marine marchande.

Supplément littéraire de 64 pages, formant dans l'année, six volumes. Le MONDE NOUVEAU publiera en 1922, six romans des meilleurs auteurs contemporains.

Ne Placez pas un Sou

avant d'avoir pris chez Versailles-Victoria-Bouliais (limitée), tous renseignements, sur actions privilégiées 8 p.c. cumulatif de Dupuis Frères (limitée), remboursables par amortissement à \$110 par \$100, le ou avant le 15 août 1923.

Nouveaux parcs nationaux

Trois nouvelles étendues ont été récemment constituées en parcs nationaux, en vue de préserver des espèces rares d'animaux sauvages. Ce sont les parcs Nemiskam et Wawaskewy, dans l'Alberta sud, et le parc Menissawak dans la Saskatchewan. Ces étendues, qui représentent une superficie totale de 58.5 milles carrés, ont été réservées en vue de la préservation d'une des plus intéressantes espèces du Canada, l'antilope, seul représentant d'une famille spéciale des ongulés, ou animaux à sabots, que l'on ne rencontre plus, aujourd'hui, que dans l'Alberta et la Saskatchewan et dans quelques parties des Etats-Unis.

Depuis quelques années, la diminution rapide du nombre des antilopes cause beaucoup d'inquiétude à ceux qu'intéresse la conservation des animaux sauvages. A moins que la protection au moyen de refuges ne soit un succès, l'extinction de cette espèce n'est qu'une question de quelques années. L'antilope a disparu du Manitoba depuis quelque temps déjà, et le chef des gardes-chasse de la Saskatchewan estime qu'il n'en reste plus aujourd'hui que 250 individus dans cette province, tandis que le chef des gardes-chasse de l'Alberta évalue à 1,000 le nombre de ces animaux qu'il y a dans sa province.

Pendant plusieurs années, le Service des Parcs nationaux a tenté d'élever l'antilope en capturant des sujets et en les plaçant dans les parcs à bisons des prairies, mais la capture causait aux animaux une telle frayeur que les essais n'obtinrent aucun succès. Après des échecs répétés, on décida d'essayer la méthode d'enclaver un troupeau dans une étendue où il se trouverait déjà. Le parc Nemiskam, établi à la suite de la première expérimentation, représente l'essai le mieux réussi jusqu'à présent d'élevage d'antilope en captivité. A la fin de l'hiver de 1915, on rapporta qu'un troupeau d'antilopes était en danger de périr de faim près de Foremost, Alberta sud, à cause de l'épaisse couche de neige. Des employés du Service des Parcs furent envoyés à cet endroit et, en donnant de l'alfalfa aux animaux affaiblis, il fut possible d'ériger une clôture autour d'eux, en sorte qu'on obtint un troupeau d'environ 50 têtes. Le troupeau contient aujourd'hui à peu près 145 bêtes et il n'y a encore eu aucun signe de maladie.

Les deux autres parcs récemment créés n'ont pas encore d'antilopes, mais on s'attend à ce qu'il soit possible de les peupler prochainement.

Le nom "Wawaskewy" est un mot de la langue crise signifiant "antilope", tandis que Menissawak veut dire "propriété commune ou nationale", expression sauvage qui se rapproche le plus de "Parc national".

Le MATIN est publié par Roger Maillet, à Montréal, rue Saint-Denis, 162, app. 2. Il est imprimé par la Compagnie de Publication "LE MATIN, limitée", 71a rue St-Jacques.

Un couple de bisons provenant du grand troupeau canadien du parc Buffalo, à Wainwright, Alberta, sera expédié en Angleterre, dans le but d'infuser du sang nouveau aux troupeaux des jardins zoologiques de Regent's Park; un gardien accompagnera ces bêtes jusqu'au port d'embarquement.

Le seul troupeau de bisons de quelque importance qui existe en Angleterre est celui que possède le duc de Bedford, à Woburn Park, lequel troupeau comprend environ soixante têtes. Le bison fut introduit en Angleterre en 1891, alors que le colonel C. J. Jones, à qui on donnait familièrement le sobriquet de "Buffalo Jones", expédia à C. J. Leland dix bêtes adultes prises dans son propre troupeau de McCook, Nebraska. Quelques-uns de ces bisons devinrent plus tard la propriété du duc de Bedford, qui y ajouta des bêtes achetées du colonel Goodnight et de Carl Hagenback.

NE REMETTEZ PAS A DEMAIN CE QUE VOUS DEVEZ FAIRE AUJOURD'HUI.

Aidez une oeuvre de critique indépendante.

Encouragez un journal de débats politiques et littéraires.

Abonnez-vous à une feuille jeune, vivante et combative.

BULLETIN DE SOUSCRIPTION AU MATIN

Vous trouverez ci-joint \$..... pour mois d'abonnement.

Signé.....

Adresse.....

Prix d'abonnement:

Veillez adresser un exemplaire de votre journal aux personnes suivantes qui me paraissent susceptibles de s'abonner.

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

Nom.....

Adresse.....

EPARGNEZ AVANT DE DEPENSER

Que votre livret de banque soit votre première occupation.

Votre prévoyance vous sera plus que profitable dans les années à venir.

Un département d'épargne dans toutes les succursales de

LA BANQUE ROYALE DU CANADA

PLUS DE \$400,000,000 EN DEPOTS

Vous obtiendrez toujours: la meilleure qualité, le service le plus efficace et des prix beaucoup plus bas que les prix courants du marché, en faisant vos achats chez

Dupuis Frères

LE MAGASIN DU PEUPLE

447-449, STE-CATHERINE EST, - - MONTREAL

Par nomination spéciale pour Sa Majesté le Roi

La Ogilvie Flour Mills Company Limited

Montréal Winnipeg Medicine Hat

Capacité du moulin: 21,750 barils par jour

Les plus Grandes Meuneries de l'Empire Britannique.

VOULEZ-VOUS PUBLIER:

un journal quotidien
une gazette hebdomadaire
un factum
une circulaire
un placard
une affiche
un pamphlet etc.

?

Vous le pouvez, un travail soigné bien qu'exécuté rapidement et à un prix raisonnable?

Adressez-vous à

La compagnie d'imprimerie "LE MATIN" limitée

71a rue Saint-Jacques

Tel: Main 7309 au sous-sol Montréal

ENVOI DE BISONS EN ANGLETERRE

TERRE

Un couple de bisons provenant du grand troupeau canadien du parc Buffalo, à Wainwright, Alberta, sera expédié en Angleterre, dans le but d'infuser du sang nouveau aux troupeaux des jardins zoologiques de Regent's Park; un gardien accompagnera ces bêtes jusqu'au port d'embarquement.

Le seul troupeau de bisons de quelque importance qui existe en Angleterre est celui que possède le duc de Bedford, à Woburn Park, lequel troupeau comprend environ soixante têtes. Le bison fut introduit en Angleterre en 1891, alors que le colonel C. J. Jones, à qui on donnait familièrement le sobriquet de "Buffalo Jones", expédia à C. J. Leland dix bêtes adultes prises dans son propre troupeau de McCook, Nebraska. Quelques-uns de ces bisons devinrent plus tard la propriété du duc de Bedford, qui y ajouta des bêtes achetées du colonel Goodnight et de Carl Hagenback.

N. J. MARION, L.L.B.:
Avocat et Procureur

Cours: Suprême, Echiquier, Criminelle et Agent de Départements. Chambres, 612-613

71a RUE ST-JACQUES

Bureau du Soir: 678 Boul. Gouin Est, SAULT-AU-RECOLLET.

ZENON MORIN
AVOCAT, L. L. L.

180 ST-JACQUES. Chambre 107
Tél. Main 2338. Montréal.

PHANEUF & POIRIER
AVOCATS

97 RUE ST-JACQUES
Tél. Main 566. MONTREAL.

Tél. Main 1183 Rés. Melrose 224

Théodine Rheaume, c.r.M.P.
AVOCAT ET PROCUREUR

Chambre 63, édifice La Sauvegarde
92 rue Notre-Dame Est

Résidence: Tél. Laalle 3787-W.

GEO. ROBERT, L.L.B.
AVOCAT

Bureau du soir et résidence
4324 rue Notre-Dame Est
(Coin Désormesux) Tétréaultville
Bureau du jour:
71a, rue St-Jacques, Tél. M. 2402
Chambres 412 à 414. Montréal

PAUL SURVEYER
AVOCAT ET PROCUREUR

180 Rue St-Jacques
Tél. Main 2338

NOTAIRES

L. J. BOILEAU
NOTAIRE

26, Rue ST-JACQUES
Tél. Main 2531

RENE CHOPIN
NOTAIRE

80 Rue S-Gabriel

La véritable pâtisserie française. La véritable cuisine parisienne de chez

KERHULU & ODLIAU

LIMITÉE

172-184, RUE ST-DENIS
EST 2140

Sont uniques à Montréal.

AVOCATS

J. A. BEAULIEU, C. R.:
AVOCAT

Chambre 5 Tél. Main 1334
25, rue St-Jacques. MONTREAL

Téléphone Main 6507.

G. Emile Dépocas, c. r.
AVOCAT

16, Rue St-Jacques, Chambre 2.
MONTREAL.

Gonzalve Desaulniers
Avocat

92 (est) rue Notre-Dame
Tel: Main 2656

FELIX DESROCHERS
AVOCAT

20, Rue ST-JACQUES, Ch. 39
Tél. Main 7019
Rés.: 869, Rue ST-HUBERT
Tél. Est 622

TEL. M. 3826

TANCREDE FORTIN, C.R.
AVOCAT

Main 1818 97 S.-Jacques

Salluste Lavery, B.C.L.
2041, Hutchison. Tél. Rock 3178

Bureau du soir:
238, Boulevard Monk
Maurice Demers, L.L.L.
1150, St-Hubert. Tél. St-Ls 679

Bureau du soir:
296, Papineau. Tél. Est 1675-W

LAVERY & DEMERS
Avocats et procureurs

Droit commercial, civil et criminel
19, rue St-Jacques, Montréal.
Main 4472

Suc. à Ste-Agathe-des-Monts
et à Longueuil, Qué.

Hon. Rodolphe MONY, C.P., C.R.
Alfred Duranleau, C.R.

H. S. Rosa, C.R.
Eugène R. Angera.
J. C. Martineau.

MONTY, DURANLEAU, ROSS & ANGERS
AVOCATS

SUITE: 90 ST-JACQUES
TELEPHONE MAIN 140

Tél. Main 3044. Chambre 11

AQUILA JASMIN
AVOCAT

15, ST-JACQUES, MONTREAL
Bureau du soir:
419, ST-JOSEPH, LACHINE
Tél. 292-W.

ROLAND MILLET
Edifice LA SAUVEGARDE
Main 2656

Tél. Main 6597. Rés. Calumet 228-J

N. J. MARION, L.L.B.:
Avocat et Procureur

Cours: Suprême, Echiquier, Criminelle et Agent de Départements. Chambres, 612-613

71a RUE ST-JACQUES

Bureau du Soir: 678 Boul. Gouin Est, SAULT-AU-RECOLLET.

ZENON MORIN
AVOCAT, L. L. L.

180 ST-JACQUES. Chambre 107
Tél. Main 2338. Montréal.

PHANEUF & POIRIER
AVOCATS

97 RUE ST-JACQUES
Tél. Main 566. MONTREAL.

Tél. Main 1183 Rés. Melrose 224

Théodine Rheaume, c.r.M.P.
AVOCAT ET PROCUREUR

Chambre 63, édifice La Sauvegarde
92 rue Notre-Dame Est

Résidence: Tél. Laalle 3787-W.

GEO. ROBERT, L.L.B.
AVOCAT

Bureau du soir et résidence
4324 rue Notre-Dame Est
(Coin Désormesux) Tétréaultville
Bureau du jour:
71a, rue St-Jacques, Tél. M. 2402
Chambres 412 à 414. Montréal

PAUL SURVEYER
AVOCAT ET PROCUREUR

180 Rue St-Jacques
Tél. Main 2338

NOTAIRES

L. J. BOILEAU
NOTAIRE

26, Rue ST-JACQUES
Tél. Main 2531

RENE CHOPIN
NOTAIRE

80 Rue S-Gabriel

La véritable pâtisserie française. La véritable cuisine parisienne de chez

KERHULU & ODLIAU

LIMITÉE

172-184, RUE ST-DENIS
EST 2140

Sont uniques à Montréal.

DOCTEURS

Téléphone Est 7580.

Dr J. M. E. Prévost
Spécialiste.

Des Hôpitaux de Paris, Londres, New-York.

CLINIQUE PRIVEE pour le traitement des maladies des voies Génito-Urinaires: reins, vessie, maladies vénériennes, syphilis, et peau.

HEURES DE BUREAU:
10 heures A. M. à 8 heures P. M.
460 RUE ST-DENIS,
Coin Sherbrooke, Montréal.

Tel. Est 6958

Dr. Albéric Marin

Des Hôpitaux Militaires Vénériens, France, Angleterre.

Traitement des maladies de la peau, voies urinaires, syphilis. Consultations: 2 à 5, 7 à 9.

295 RUE SAINT-DENIS.

DR RENE LAVALLEE
CHIRURGIEN-DENTISTE

Chambre 112, Bâtisse de la Banque d'Epargne
502 RUE ST-CATHERINE EST
(Coin St-Timothée)
Tél. Est 3226. Montréal

Tél. Est 277

MAGASIN DE L'EST
294 ST - CATHERINE EST
Bâtisse Dandurand
MONTREAL

The Dominion Floral Co
BOUQUETS DE MARIAGE

Flours fraîches pour toutes occasions
Dessins et décorations artistiques de fleurs

Tél. Est 827 A. Demers, gérant

The Varsity Clothes Shops
HABITS TOUT FAITS POUR HOMMES ET GARÇONS

Habits Faits sur Commande une Spécialité

358 STE-CATHERINE E. MONTREAL

OPTOMETRIE

Tél. St-Louis 1088

Heures de bureau: 10 à 12 a. m. 2 à 6 p. m.

L. C. DUBUC, O. D.:
Spécialiste en examen de la vue
1060 ST-DENIS. MONTREAL

Examen de la vue Tél. E. 989
Lunettes et Lorgnon

ALPH. L. PHANEUF
Opticien - Optométriste

385, RUE SAINT-DENIS
Près de la rue Ontario
MONTREAL

Tél. Main 2287 Rés. Rockland 349

J. E. C. DAoust
ARCHITECTE

Diplôme de l'A. A. P. Q.

successeur de
GAUTHIER & DAoust
180, RUE SAINT-JACQUES
MONTREAL

MADAME H. JEROME
ST-DENIS FLEURISTE

Plantes de toutes sortes
Fleurs naturelles et crées

686 ST-DENIS

Les produits les plus fins d'alimentation française sont toujours en vente chez

KERHULU & ODLIAU

LIMITÉE

172-184, RUE ST-DENIS
EST 2140

THEATRE

Nous vous invitons au théâtre

"ELECTRA"

Le cinéma chic de l'Est
Rue Ste-Catherine, près Amherst

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, No 3286. — Peerless Hats Limited, corps politique, incorporé suivant la loi, ayant son principal bureau d'affaires dans les cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, Dame Mercédès Beauchamp, épouse de Homfroy Daoust, houlanger des cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, Dame Mercédès Beauchamp, épouse de Homfroy Daoust, houlanger des cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, Dame Mercédès Beauchamp, épouse de Homfroy Daoust, houlanger des cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, Dame Mercédès Beauchamp, épouse de Homfroy Daoust, houlanger des cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure, Dame Mercédès Beauchamp, épouse de Homfroy Daoust, houlanger des cités et district de Montréal, demanderesse, contre Peter Fishman, autrefois des cités et district de Montréal, mais maintenant de lieux inconnus, défendeur. Il est ordonné au défendeur de comparaître dans le mois. Montréal, 29 nov. 1922.

T. DEPATIE,
Député - Protonotaire.

Province de Québec, District de Montréal, Cour Supérieure

L'arrivée des Parlementaires Allemands

Les derniers coups de canon déchiraient le ciel de la France qui, depuis quatre années, retentissait d'un fracas infernal. La voûte céleste allait retrouver, en cette matinée du 7 novembre 1918, un peu du calme que la folie des hommes lui avait trop longtemps ravi. Seules, quelques mitrailleuses faisaient encore entendre, çà et là, leur sinistre appel à la mort.

Cependant, des rumeurs de paix circulaient sur tout le front. Depuis de longues semaines, les Allemands fuyaient en désordre sous notre poussée victorieuse et le grand cauchemar touchait à sa fin. Des parlementaires ennemis étaient annoncés qui devaient venir demander aux vainqueurs leurs conditions de paix.

Dans le secteur de La Capelle, à deux pas de la frontière belge, un tout jeune capitaine du 19e bataillon de chasseurs à pied, commandant par intérim le 1er bataillon du 171e régiment d'infanterie, était prévenu du passage probable dans ses lignes de nos ennemis vaincus et suppliants. Le hasard de la guerre voulait que les négociateurs officiels du gouvernement du kaiser devaient précisément se présenter au point où commandait en chef un des plus glorieux officiers de notre armée. Un jeune homme de chez nous, au nom du maréchal Foch, grand maître de l'heure, se préparait à recevoir les délégués du peuple qui avait déclenché la guerre la plus atroce que l'histoire ait jamais connue.

Et, dans cette journée du 7 novembre, le capitaine Lhuillier attendait avec toute l'impatience de ses trente ans l'arrivée des parlementaires.

Aujourd'hui, le capitaine Lhuillier est à Nantes, où il prête à l'état-major du 11e corps le concours de son expérience. Nous sommes allés l'y voir: il a revêtu l'uniforme des chasseurs, qui est le sien; un ruban fait une tache rouge sur le bleu de sa poitrine. C'est la première fois qu'on vient lui demander ses souvenirs. Sa jeunesse ne devrait-elle pas le mettre à l'abri des "mémoires" ?

Avec quelle émotion, il évoque devant nous l'heure qu'il considère comme "l'honneur de sa carrière". Disons-lui qu'elle en fut le juste couronnement.

"Depuis quelques jours, raconte le capitaine Lhuillier, je croyais fermement à la victoire, et je ne fus point étonné de recevoir, le 7 novembre au matin, alors qu'en ligne de combat, nous sortions de Buirfosse, un pli secret de l'état-major de la 156e division: "Si des autos françaises demandent à franchir les lignes, m'ordonnant-on, laissez faire; si des autos allemandes demandent à entrer chez nous, accédez à leur désir et ayez tous les égards voulus."

"Amidi, après quelque résistance, nous entrions en vainqueurs dans La Capelle. Des Allemands sans armes se rendaient en masse. L'idée que j'avais d'une paix proche se confirmait de minute en minute; et lorsqu'un adjudant ennemi blessé d'une balle au ventre et que mes hommes avaient fait prisonnier, me dit: "Chez nous, la guerre est finie, et je ne comprends pas que turiez encore", je sentis que mes espérances étaient justifiées.

"J'installai ma ligne de résistance à la cote 232, devant La Capelle, et mes hommes organisèrent leurs positions.

"A trois heures de l'après-midi, tandis que je parcourais les lignes, j'aperçus, en avant, dans la plaine, un de mes lieutenants aux prises avec un cavalier allemand. J'accourus. Ce dernier, sautant à terre, se mit au garde à vous:

"Lieutenant von Jacobi, s'écria-t-il tout joyeux. Je vous apporte la paix et vos hommes veulent me tuer. Quelle folie! Nous sommes battus, c'est fini, nous voulons la paix. Des parlementaires viendront dans une heure vous la demander.

"—Monsieur, lui répondis-je, je veux bien vous croire. Et maintenant, rentrez chez vous.

"Il me regarda, vit le cor de chasse qui ornait mon col et les boutons de ma capote.

"—Vous êtes chasseur, me dit-il.

"—Oui, chasseur, chasseur de Verdun.

"—Verdun! Verdun! répétait cet homme. Quel malheur qu'une pareille guerre ait éclaté entre nous.

"—Oui, mais surtout pour vous! lui répondis-je.

Et il partit.

En me retournant je vis le spectacle le plus impressionnant de ma vie: tout le long de la ligne émergeant de la boue dont ils étaient couverts, mes hommes, baïonnette au canon, prêts à intervenir, assistaient sans un mot à ces étranges pourparlers.

"Je partis aussitôt pour l'arrière, rendre compte de cet incident aux commandants Ducornez et de Bourbon-Busset.

"—Vous êtes une fois de plus roulé, m'annoncèrent-ils, n'ayez pas trop confiance en ces gens-là et contentez-vous de préparer votre avance pour demain, comme d'habitude."

"Je revins seul à mon P. C. Je fis appeler mon caporal clairon Cellier et lui demandai de "rester à botte".

"—Auriez-vous l'intention de me faire sonner la paix? me demanda-t-il.

"—Sait-on jamais, mon brave!

"J'étais convaincu de la fin de la guerre. J'attendais l'événement final et, dans mon impatience, je décidais de me transporter en première ligne, à la cote 232, où j'avais remarqué une ferme abandonnée.

"J'ordonnais à mes hommes de s'enterrer et d'attendre. Je convoquais mes commandants de compagnie et tentai de leur faire partager ma confiance.

"... Et puis, me voilà seul. Il est 6 heures; la nuit est noire. Pendant deux heures, je demeure et prête l'oreille au moindre bruit. Mes sections de mitrailleuses s'installent sur la route et dans la petite ferme; fiévreux, inquiet, mais fou d'espoir, je prépare mon ordre d'attaque que je sens bien devoir être inutile.

"A 8 heures 20, une sentinelle fait irruption dans mon abri:

"—Mon commandant, nous voyons une leur à l'horizon. J'ai compris. J'agrafe mon ceinturon, je sors de la ferme. Là-bas, du côté allemand, un halo blanc se dessine dans la nuit et va s'agrandissant.

"J'ordonne aux hommes de se lever et de regarder. Je veux qu'ils soient les témoins de ce moment unique, qu'ils vivent avec moi cette minute solennelle, où ceux que nous combattons depuis des années, viennent enfin implorer notre pitié. J'aurais voulu que l'armée française tout entière pût assister à ce dernier acte de la tragédie!

"Seul, j'avance sur la route défoncée, en butant dans les ornières. Je distingue dans le lointain des autos aux phares puissants, une nappe blanche — un drapeau sans doute le précédent. Le son plaintif, comme un cri de bête, d'une trompette allemande rompt le silence de la campagne. Le commandant de la compagnie de mitrailleuses, postée des deux côtés de la route, me rejoint:

"—Lhuillier, où allez-vous ?

"—Peu importe! Tous à vos pièces, si je ne reviens pas, ce sera une embûche. Alors vous me vengerez.

"Et je me hasarde au-devant des lumières. Elles s'approchent. Elles sont à 10 mètres de moi. La première voiture s'arrête. Un voyageur descend; je reconnais le lieutenant von Jacobi:

"—C'est moi, me crie-t-il, n'avais-je pas raison?"

"Je vois des formes noires descendre des voitures, sur la route. J'attends, impassible et très ému.

"Un homme s'approche lentement que je distingue mal:

"—Général Von Winderfeld, me dit-il en français. Excusez-nous, commandant, de notre retard, les routes sont dans un état lamentable."

"Je reconnais le vieux militaire allemand, qui gagna chez nous la Légion d'honneur, mais dont la vie entière fut vouée à l'anéantissement de la France. Vainqueur, je comprends sa tristesse et son humiliation. Je le salue.

"—Nous voulons la paix, me dit-il, et nous venons la demander à la France. Je vais vous présenter les parlementaires."

"Ma mission ne comportant pas un tel cérémonial, je le prie de remonter en voiture, ainsi que la délégation. Je prends place sur le siège de la première auto et je dirige le détachement à travers nos lignes. En passant, je fais signe à mon clairon de marcher sur le marche-pied et de sonner de toutes ses forces: au 171e d'infanterie, des 19e et 20e chasseurs à pied. Erzberger Von Winderfeld et leurs compagnons pénètrent dans nos positions, que leurs soldats poursuivis avaient dû abandonner le matin même.

"Tout le long de la route, jusqu'à La Capelle, où je vais livrer au commandant Ducornez ces voyageurs fameux, les phares projettent leur lueur sur le pays dévasté. Immobiles et silencieux, mes hommes sont debout de chaque côté des fossés. Leur triomphe et leur joie ne sauraient leur ôter leur magni-

fique dignité. En passant devant eux, je veux "crâner" et je leur crie:

"—C'est fini, les petits, nous les avons!"

"Comme en un murmure, craignant de troubler la solennité du moment, ils me répondent simplement:

"—Vive la France!"

Le capitaine Lhuillier se tait. Les larmes aux yeux, il revit cette heure inoubliable où, petit officier, il reçut, au nom de la France, ses ennemis vaincus venus implorer une paix que l'héroïsme de nos soldats avait vainement forcée.

SIMON ARBELLOT.

Le "Stupide XIXe Siècle"

LES DEUX MANIERES

A propos de l'enquête des Marges sur le XIXe siècle, M. Pierre Lasserre avait publié un article, dont voici la conclusion:

Heureux les poètes, les moralistes et les philosophes qui ne sont pas d'un temps! heureux ceux-là qui ont pensé et senti dans la lumière et qui ont revêtu d'un voile simple et diaphane, la nature et la vérité! En est de tels dans tous les grands siècles de la civilisation et il suffit que le dix-neuvième siècle ait compté dans la critique, l'histoire, la philosophie et les sciences plus d'un esprit de cette qualité immortelle pour être rangé hautement parmi les siècles supérieurs.

M. Lasserre n'était donc pas tout à fait de l'avis de son chef de file, M. Daudet; pour lui, ce n'est pas un siècle "stupide", le XIXe siècle.

Mais le livre que ce critique clairvoyant vient de publier démontre précisément qu'il n'a pas de chef de file. Si M. Lasserre a été de l'Action française, il n'en est certes plus. Il ne pense pas en groupe, il ne marche pas au commandement, il n'est pas la victime d'un unilatéralisme si opposé à toute véritable ouverture d'esprit. M. Lasserre ne fait partie d'aucune école. Ses *Cinquante ans de pensée française* sont d'un homme qui cherche la vérité avec indépendance, et sans se soucier que sa vérité soit du goût de Pierre ou de Paul.

D'abord la Préface:

La guerre venue, des Français, dont le patriotisme valait d'ailleurs le mien, se sont imaginés rendre service en montrant le poing à Kant, à Goethe, à Wagner. Comme ce mode de critique ne se serait pas généralisé sans notre au renom d'intelligence et de pensée libre qui est une des parties les plus sûres du patriotisme de notre pays, j'éprouvai, pour ma modeste part, le besoin de réagir discrètement...

ailleurs:

Prenons garde à ne pas laisser s'établir chez nous, sous le couvert d'une piété sacrée envers notre passé et nos traditions, un régime de timidité intellectuelle.

Le monde attend de la France ce qu'elle lui a généreusement donné tant de fois: de la pensée. La pensée est un fruit de l'ordre; rien ne la tue comme les perturbations civiles et les dominations révolutionnaires. Elle n'est pas un fruit de la crainte et de l'inquiétude. Un Allemand voulant montrer que le rôle directeur de la pensée française était absolument fini en Europe, écrivait, il y a peu de jours, que nous ne pouvions plus sortir de notre "nationalisme rétractile". Il se trompait, certes; mais un utile avertissement est à prendre dans ses paroles.

Voilà, je crois, les réflexions d'un homme qui médite librement. Ni étroit, ni sectaire.

Poursuivons notre lecture, nous verrons que M. Lasserre est extrêmement loin de Léon Daudet. Il estime que *L'Année de la Science* de Renan "marque une date" tandis que Léon Daudet pense, lui, que ce livre "montre, dans Renan, un gobeur éperdu de tout ce qui se présente sous le régime du rationnel". Maurice Barrès déclarait qu'il ne fallait pas traiter Renan de "suprême intelligence". Peut-être?... En tout cas, M. Lasserre n'hésite pas à parler de sa "merveilleuse intelligence".

Relevons d'autre part les excellentes pages de M. Lasserre sur Flaubert, et particulièrement son passage sur *l'Education sentimentale*. M. Daudet, lui, trouve "burlesque" la Correspondance "au bon Flaubert".

Lire *Cinquante ans de pensée française* après le *Stupide XIXe siècle*, cela rafraîchit et fait du bien. La critique de cocher de fiacre, cela peut amuser un moment, mais au bout de quelques pages!... "On en excusera la forme volontairement âpre, rude et sans ménagement" écrit M. Daudet au commencement de son livre. Certes!... si la forme, ce n'était pas l'esprit même. Et je nie que cet esprit soit âpre et rude, il est seulement fort vulgaire et d'une surexcitation anormale. Traiter Victor Hugo d'abruti, comparer la vogue de Renan à celle du chansonnier Béranger, outrager Flaubert, écrire: "Dans la morne porcherie de Zola, il semblait qu'eût poussé une auge à part, contenant un animal aussi sommaire, mais plus vif..."; cet autre porc, étant Maupassant... cela n'est ni âpre, ni rude, c'est lamentable. Ces grossièretés de journal ne conviennent pas aux sujets que désire traiter M. Daudet. Ce ton de polémiste enragé est ici prodigieusement déplacé. M. Daudet veut diminuer ses adversaires, c'est lui-même qu'il diminue. Les hurlements ne conviennent pas à la discussion des idées, et un argument envoyé comme un coup de poing peut assommer un ignorant, il fait seulement lever les épaules à un homme de pensée.

M. Lasserre causera, je crois, dans les milieux intellectuels, beaucoup de tort à l'Action française en s'en évadant, mais M. Daudet, ne lui en fera pas moins par ses violences et ses excès qui finiront sans doute par détourner entièrement d'une doctrine, qui a eu son heure — comme on dit — de séduction, tous les jeunes gens réfléchis, auxquels ne suffisent plus les qualificatifs brutaux et les épithètes surprenantes. Quand je parle de l'Action française, je ne pense pas, on le comprend, à son système politique, mais à sa doctrine esthétique, idéale, enfin à ce qui, là, pouvait toucher un poète ou un philosophe, un Gasquet, un Marsan, un Lafargue...

Eugène MONTFORT.

(Les Marges)

Ne Placez pas un Sou

avant d'avoir pris chez Versailles-Vitricaire-Boulaïs (limitée), tous renseignements sur actions privilégiées 8 p.c. cumulatif de Dupuis Frères (limitée), remboursables par amortissement à \$110 par \$100, le ou avant le 15 août 1926.

A LA BANQUE DE MONTREAL

La Banque de Montréal annonce la nomination de M. J. H. Gillard, comme chef inspecteur, avec quartiers généraux à Montréal; M. J. W. Spears, comme assistant surintendant, Montréal, et James Anderson, comme assistant surintendant, succursale d'Ontario avec quartiers généraux à Toronto. M. Gillard a quelque douze ans d'expérience comme inspecteur et quelque temps cette présente nomination a été inspecteur de la succursale d'Ontario, avec quartiers généraux à Montréal. M. Spears a acquis une très grande expérience en tant que succursales dans l'Ontario et ailleurs. Avant le mois de mars dernier, il était assistant surintendant de la succursale d'Ontario. Depuis ce temps, il a été attaché au bureau chef à Montréal. M. Anderson était autrefois surintendant de la banque British North America, et depuis l'absorption de cette banque, il a été au bureau-chef de la Banque de Montréal.

Ne Placez pas un Sou

avant d'avoir pris chez Versailles-Vitricaire-Boulaïs (limitée), tous renseignements sur actions privilégiées 8 p.c. cumulatif de Dupuis Frères (limitée), remboursables par amortissement à \$110 par \$100, le ou avant le 15 août 1926.

KERHULU & ODLAU

LIMITÉE
172-184, RUE ST-DENIS
Spécialités: Banquets, noces, dîners, réceptions, etc.
EST 2140

Le Tabac de Qualité

OLD CHUM

En boîtes métalliques d'une 1/2 lb. - et en paquets

ASSURANCES

MARITIMES ET CONTRE LES INCENDIES

Anglo Insurance Limited

Nous sommes en position d'offrir au public des facilités spéciales pour couvrir tout risque MARITIME et d'INCENDIE aux conditions les plus AVANTAGEUSES

Edifice Banque Impériale Téléphone Main 4330
286 RUE ST-JACQUES, MONTREAL

En vente dans toutes les pharmacies et librairies

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS



PAPIER D'EGYPTE

10 SOUS LE CAHIER DE 32 DIVISIONS

Vente en Gros: ROUGIER FRERES, Montréal



Pour réussir gâteaux et brioches Qui feront la joie des mioches, Rien n'égale

LA FARINE REGAL

Sacs de 7 lbs, 14 lbs, 24 lbs, 49 lbs et 98 lbs.

Farine RÉGAL

St. Lawrence Flour Mills Co. Ltd. MONTREAL

Service Jour et Nuit. Limousines et Routières.

COMPAGNIE CANADIENNE-FRANÇAISE DE TAXI-AUTOS

Appelez PLATEAU 920 Chars Bleus avec Taximètre

GIROUARD TAXI SERVICE LIMITEE

BUREAU ET GARAGE 314, RUE CLARK

LES BELLES FOURRURES

Nos nouvelles séries contiennent les modèles les plus récents et les plus distingués, depuis la gracieuse petite cravate en taups jusqu'au luxueux tour de cou en renard ou en vison.

EMMAGASINAGE DES FOURRURES

La maison se charge de l'entretien et de la conservation des fourrures qui lui sont confiées par sa clientèle.

CHAS. DESJARDINS & CIE, Limitée

130, RUE SAINT-DENIS

DEMANDE PARTOUT:

ALASKA PIE

5c.

Encore un succès!

Montreal Dairy

Company, Limited.

Les Premiers Produits de la Première Cité

Mes Pages d'Amour et de Haine... LES "EXTRAITS" DE M. LEO-PAUL DESROSIERS

M. Léo-Paul Desrosiers, littérateur régionaliste qui défendait il n'y a pas si longtemps (vers 1919, je crois) le terroir contre le mol Turc, pouvait trouver un titre plus juste au livre qu'il vient de publier, et que l'Action Française, éternelle in-franchissable, ne manquera pas de baisser avec effusion. Et il n'y a pas que le titre qui ne soit mauvais.

Certes, je découvre des âmes et des paysages dans ce livre trop tôt publié, mais ce ne sont ni des âmes, ni des paysages de chez-nous. Ce peut être de Biarritz ou d'Atlantic City, mais non du pays de Québec, pour rappeler une expression chère à Louis Hénon.

Les beaux paysages des Laurentides inconnues y sont médiocrement peints. Les âmes n'ont rien de la simplicité et de la rusticité des âmes villageoises ou campagnardes. Tout y est bien littéraire, quelquefois snob, souvent fade. Cela manque de vie et d'amour. Mais c'est précisément le genre que nos écrivains réussissent le mieux.

M. Desrosiers me décourage. J'espérais autre chose de ce jeune chroniqueur politique, qui possède un "réel talent", sifflerait Lozeau, moelleux. Je croyais, bien naïvement, qu'il eût pu écrire quelque chose de neuf; peindre le terroir avec des couleurs artistiques convenables, ce qui eût été, n'en doutez pas, bien des réclures de jadis. Avec la facilité de composition et un style généralement lisible qu'il possède, M. Desrosiers aurait réalisé une belle oeuvre régionaliste, glorifiant ainsi une école qui a droit à l'existence, qui a droit à la beauté littéraire. L'auteur de Ames et paysages a manqué cette belle occasion de faire éclater son amour du régionalisme. C'est ce que je regrette le plus; c'est ce que je ne peux lui pardonner. C'est désagréable. Qu'on nous demande après cela d'être optimistes. Encouragez par mon indulgence familière, j'ai lu attentivement Ames et paysages. J'y ai cherché l'âme de chez-nous, un trait, une expression qui rappellerait mon pays, les moeurs, les habitants de cette nature, grandiose de douceur et d'imprévu qui nous enveloppe, nous abrite, nous anime. Rien de tout cela ou très peu de chose qui soit beau et digne de l'admiration, même la plus servile.

Et pourtant, M. Desrosiers a du talent, peut-être pas un "réel", mais un bon. Je m'empresse de souligner cette vérité élémentaire pour tous ceux qui lisent distraitement et pour tous les écrivains amis qui sont toujours tenus, ceux-là, de louer à cause de l'implacable "hommage de l'auteur". N'empêche que M. Desrosiers a du talent. Ses personnages, hommes ou femmes, ses Prosper et Graziellas, ses Marguerites romanesques, ses dolentes Céciles, tous des fantoches, peuvent être aussi bien de Paris ou de New-York que de la province de Québec. Rien ne les distingue, si ce n'est la fadeur épidémique ou leur vie plate que les psychologues les plus intrépides (même M. Desrosiers) n'oseraient pas jalonner. Ces fantoches, on les rencontre partout dans les contes français actuels et jusque sur les planches élevées par des mains de dramaturges amuseurs.

Relisant le livre de M. Desrosiers, je songe au très jeune Henri Letondal et ses Fantoches, livre d'adolescence, dicté dans un moment de réjouissances estivales. Les fantoches de M. Desrosiers sont plus longs, plus gros, plus compliqués, je ne le conteste pas. Mais ils ne sont pas plus agréables; ils le sont peut-être moins parce qu'ils durent plus longtemps et qu'ils ne paraissent pas vouloir abréger leurs inutiles aventures. Où est le régionalisme dans tout cela? Plus: où est la beauté? Je me demande si ces petites âmes et ces petits paysages composent des contes, des nouvelles ou des histoires brèves? Je n'oserais définir: il est tant de genres aujourd'hui et les auteurs sont tellement capricieux, inventeurs et infatigables accoucheurs de nouveautés. Je reste sceptique, ce qui m'amuse infiniment.

Je crois que ces écrits de M. Desrosiers sont des extraits de très longues histoires. Il a pris dans une aventure imaginée ou vécue, ce qu'il croyait devoir intéresser le lecteur. Je ne dis pas qu'il a travaillé des contes d'une façon artistique, qu'il les a précisés, taillés, limés; je dis qu'il en a fait des extraits, ce qui est bien différent. Ces extraits n'ont ni commencement, ni fin. Il y a un milieu qui est l'extrait même. Rien de plus curieux.

Nos littérateurs canadiens ont pratiqué les "extraits". J'en trouve de graves exemples dans Fréchet, Buis, Faucher de St-Maurice, Routhier, le père Lalonde, Léon Lorrain et cette ravissante Madeleine que je ne me lasse pas de relire.

Ames et paysages, je finirai par le croire, ce sont donc des extraits. N'allez pas imaginer que je veuille parler de plagiat. Non, non. M. Desrosiers a fait des extraits de lui, de son oeuvre, il a tiré cela de sa tête et de son coeur. Convenez que c'est personnel, qu'il s'agit toujours de littérature. Et pour des "extraits", je vous supplie de croire qu'ils sont passables. J'en sais de plus goumoux.

Le premier s'appelle Félicité. C'est l'histoire, pardon! c'est l'extrait d'une vieille servante qui a toujours vécu dans la même maison, décrochant

les mêmes bambins, servant les mêmes maîtres, bonne fille au fond, un peu hargneuse et maîtresse, mais qui possède (ô miracle!) un coeur simple qui fera la joie de tout le monde. C'est une âme que j'admire. Et franchement, ce sont de tout le livre, les pages que je préfère.

Avez-vous lu Trois Contes de Flaubert? Dans le premier, intitulé un coeur simple, c'est la vie d'une vieille servante qui ressemble étrangement à celle dépeinte par M. Desrosiers, et qu'on nomme Félicité. Félicité (Desrosiers) et Félicité (Flaubert). C'est la différence d'un l et d'un t. Les grands génies se rencontrent, dira spirituellement mon imperméable ami Gallèze, ce Ponchon sobre qui trouve le temps de travailler. Au reste, j'aime bien la servante de M. Desrosiers, car elle m'a fourni l'occasion de relire un Coeur simple de Flaubert que je considère comme le chef-d'oeuvre du Maître et peut-être même de toute la littérature française du XIXe siècle. En cela au moins, Félicité de Ames et paysages aura eu du bon et m'aura procuré de grandes délices.

Les autres extraits me plaisent moins, et pour des raisons qu'il serait dégoûtant d'expliquer. Ce sont des histoires bleues, racontées d'une manière bleue pour éblouir les âmes bleues. Je n'ai pas ce bleu. D'autres, à ma place, trouveront assez de larmes pour résumer cela. Je veux observer, cependant, que toutes les amoureuses de M. Desrosiers sont grasses, grasses, plantureuses, presque des Junons plastiques. Toutes, toutes, je vous dis, sont grouillantes d'appâts et de bonne humeur. Voilà, au moins, du bon régionalisme et le seul qui caractérise Ames et paysages. Je dissimule mal ma gaieté, de même que je dissimule mal mon ennui en lisant ces histoires sentimentales, fortement teintées de romanesque. Car M. Desrosiers est romanesque. Ce n'est pas un crime; je trouve que c'est irritant, ennuyeux, colégien. On me permettra de le plaindre.

Le style, du reste, quand les personnages ne sont pas trop neutres, ni trop absents, est loin de posséder cette souplesse, la rapidité, la concision, l'éclat, cette grâce oxydante qui distingue les contes. Généralement, le style traîne un fardeau que je reconnais ne pouvoir décrire facilement. Il est lourd d'épithètes et d'auxiliaires indécelables. Mais tout cela n'est rien. M. Desrosiers, torturé par une manie, verba une vieillisse malheureuse, s'il n'y prend garde. Ici, au moins, je veux préciser.

L'auteur de Ames et paysages termine généralement ses phrases par deux adjectifs gluants ou sonores que l'imprévisible conjonction et unit dans le même amour. Accouplement bizarre qui déridera les badauds de lettres. Chez M. Desrosiers, cela dégénère en un tic très ahurissant qui annonce toujours la fin de phrase ou la motie césure. Souvent ce sont deux substantifs qui battent la marche. Rien de plus drôle. Je ne doute pas que l'auteur de Ames et paysages raffolle de la musique, mais je le soupçonne d'ignorer complètement l'harmonie. Sa musique, c'est l'accouplement rudimentaire, deux ou trois accords, toujours les mêmes qui reviennent au bon moment pour sauver la réputation de la mesure. C'est:

"Des lilas qui répandent un parfum lourd et intoxicant... les jours s'écoulaient et elle semblait avoir oublié... il lui écrivait des lettres passionnées et prolixes... il envoya une carte pressante et n'obtint pas plus de succès... Cécile couvrait des grappes de lilas odorantes et lourdes... l'atmosphère dans la campagne, était limpide et tranquille... des cubes de pierre énormes et solitaires... des chapiteaux effrités et mangés... un escalier étroit et tortueux", et ainsi toujours, tout le long des pages, des chapitres, du volume jusqu'à: "Il marche dans la nuit silencieuse et sonore". Comme si une nuit pouvait être à la fois silencieuse et sonore. Décidément, la conjonction et peut faire bien des miracles. Je vous admire Léo-Paul.

Poum, poum; poum, poum. Une, deux; une, deux.

Ce n'est pas si laid, mais à la longue, cela finit par irriter les nerfs et on supplie le "chanteur" de prendre un ton plus haut ou de fermer la complainte.

M. Desrosiers me saura gré (pour employer son langage) de ne l'avoir pas comparé tout de suite à Michelle Le Normand, Yvonne Charrette, Madeleine, Marjolaine et toutes nos femmes de lettres distinguées!!!

Qu'il avoue donc sans phrases que nous demeurons toujours au même étage littéraire et que personne ne peut conjecturer si nous en délogerons jamais. Quand donc me sera-t-il donné, comme une satisfaction ineffable de lire un beau livre régionaliste, écrit par un littérateur de chez-nous? Quand donc pourrai-je, une fois pour toutes, louer un compatriote avec l'exaltation, avec l'adoration dont je suis capable, vous le savez, ce qui aurait pour résultat consolant de fermer toutes les petites gueules empestées qui bavent sans cesse que je suis un "tombeur" et un "cochon"? Le "cochon", mes adorables ennemis, ce n'est pas moi. Et vous le verrez bien.

VALDOMBRE.

A propos du mynyste du cymant et directeur de la Voyery, Léonéy Ferron, un organisateur du parti, dit, sait il n'y a pas très longtemps: "Savez-vous qu'en dépensant de quarante à cinquante mille piastres, on finit par le rendre populaire".

Et l'on fait des quêtes pour les hôpitaux antituberculeux!

Revue de la presse

PAUVRES RONDS-DE-CUIR. — M. Alfred Labelle vient de publier sa belle conférence sur le programme oppositionniste. Il en profite pour mettre vigoureusement en relief ce que nous appelons toutes les semaines: "les splendeurs du régime". A côté de larges vues d'ensemble, d'aperçus inédits, originaux et traités avec un souci de la forme qui honore l'auteur, M. Alfred Labelle ne désigne pas d'entrer dans les détails. C'est ainsi qu'il parvient dans un langage clair à prouver qu'il coûtera environ cent dollars à un bon citoyen pour recouvrer cent piastres d'un débiteur récalcitrant et il proteste, bien qu'avocat lui-même. Il s'occupe aussi du traitement de nos fonctionnaires:

"Ne croyez-vous pas qu'il y aurait place pour de larges réductions? La justice est trop chère et cela amène de plus en plus dans l'esprit du peuple qu'elle n'est faite que pour les riches, et qu'il lui est impossible de faire redresser ses torts. Il n'est pas bien que le peuple ait de ces idées-là. Lorsqu'elles commencent à grandir chez lui, on se prépare aux grands désordres sociaux. Mais si la justice coûte trop cher, ceux qui sont chargés de l'administrer ne sont pas assez payés. De tous les fonctionnaires du Palais de Justice à Montréal (sauf proto-notaires, shérifs), il n'y a pas un salaire qui dépasse \$1800. Il y a de très rares familles chargées d'enfants qui doivent se contenter de salaires de \$900.00 par année."

Faire crever des pères de familles, tel est en raccourci tout le patriotisme du régime.

LA "PRESSE" DEFEND LA PRESSE! — Quelle bonne surprise! La commère est sortie de sa léthargie, — sûrement, les patrons sont en vacances — la voilà qui reconnaît l'insuffisance effroyable de notre législation sur la presse. La loi d'Ontario, province qu'on ne peut accuser de libéralisme, accorde aux pauvres fabricants de centons que nous sommes, une liberté qui frôle la décence:

"Dans son ensemble, cette législation apporte un soulagement appréciable à la presse, qu'elle protège raisonnablement contre les exploitations injustifiées; elle accorde à la presse des accommodations qui sont une reconnaissance de ses fonctions publiques; enfin, elle établit un critérium facile et efficace pour établir "en principe" la bonne ou la mauvaise foi du journal ayant commis un délit dans l'exercice de son droit de publication."

Dans notre collection de journaux du Québec, il ne restera bientôt plus que le "Soleil" (journal qui reçoit \$126,000 par année afin de nous dire qu'Alex est un surhomme) pour trouver que la presse a trop de liberté! Dire que ce colossal torchon se permet de traiter le "Devoir" de "crétin".

GRAIN DE BON SENS. —

"Il ne faut pas être grand clerc pour découvrir, même à première vue, la piètre et folichonne manoeuvre électorale que le petit notaire de Pont-Rouge, qui représente le comté de Portneuf à Québec, a pris sur lui d'exécuter, pour le bon plaisir de ses chefs, en proposant un patriotard motion de censure qui est supposée venger l'honneur de la race et de ceux qui la représentent à l'Assemblée législative."

Nos lecteurs ont deviné le "Progrès du Golfe".

UN BON PETIT BISCUIT du fut donné par la "Minerva" à ce kronprinz d'Alex (ex-premier ministre, car tout le monde le souhaite):

"Plus les castes sont exclusives, et plus elles sont onéreuses. A Québec comme à Berlin, le citoyen évincé n'en est que plus tapé, et si le contribuable allemand pliait sous le poids des impôts destinés à dorner les galons et venir les bottes des princes, comtes, barons et des innumérables hobereaux, compères du prince héritier le contribuable québécois a payé jusqu'ici, dit-on, plus de deux millions pour entretenir et engraisser les cinquante-quatre membres de la famille Taschereau, parents ou alliés, qui émergent au budget provincial, et sont en train de convertir la province en un vaste fief, "ad usum familiarum."

Genjill Genjill

M. FERDINAND BELANGER raconte dans l'"Action catholique" l'anecdote suivante:

"Il y a quelques jours, un brave homme, parmi tant de braves gens de l'Assemblée législative, disait à propos de la loi Roberts qu'elle était une maladresse. Et comme quelqu'un demandait à cet homme juste s'il avait voté pour la loi Roberts, à la Chambre, il répondit: "Faut ben!"

Faut ben? Il y a vingt ans d'avachissement dans ces deux mots!

IL Y A DES PERLES, même au "Canada":

"Le journal du matin vous apporte les premières nouvelles du jour, d'actualité et d'intérêt immédiat pour l'homme d'affaires, de profession, le commis et l'ouvrier. Exact. Il suffit d'ailleurs de parcourir la "Gazette" pour s'en rendre compte. Mais le "Canada" se rachète par la polémique. Exemple: "M. Sauvè accusé le gouvernement de vouloir faire du favoritisme..."

...le chef de l'opposition est évidemment très mal venu de critiquer ainsi le gouvernement qui fait de son mieux."

Vous avez bien lu: qui fait de son mieux! Ainsi, plus moyen de châtier les coquins... ils font de leur mieux! Bergevin accepte un pourboire... chut, pas un mot! Brav' garçon, fait de son mieux. Le député Boisseau monte en paniers à salade... il a fait de son mieux! Parrot, le député, se fait déboulonner par Jean-François Pouliot: Parrot a fait de son mieux. Honorons donc Alexandre: il fait de son mieux, encensons le régime: c'est de son mieux qu'il fait, le pèvre! Voilà, sans doute, comment le mieux est parvenu à devenir l'ennemi du bien...."

"L'ACTION FRANÇAISE". — Je l'avoue à ma honte, je ne connaissais pas cette revue mensuelle dont le format ressemble un peu à celui des pamphlets d'Urban Gohier. Quelqu'un m'en a fait cadeau de la dernière série qui contient des choses d'un énorme intérêt, des écrits très courageux dictés par le patriotisme le plus intégral. Il y a, bien, d'intervalle en intervalle, quelque tubule dangereuse telle cette question des syndicats nationaux (heureusement en train de trépasser) ou cette campagne contre les blasphémateurs (sic) qui est certainement le plus grand coup d'épée dans l'eau de l'année. (Imaginez une semblable campagne dans un pays où, précisément, le BLASPHEMATEUR — je ne parle pas du sacré ou juré qui est bien différent — n'existe pas). Mais la grande majorité de nos lecteurs ne sont plus, pour le moment, enclins à chicaner sur des vétilles. N'ont-ils jamais été opposés d'émettre les meilleures forces nationales à propos de contingences. Il ressort d'un premier examen de la revue précitée qu'elle s'abrite en ses pages intrépides la pensée d'une élite peu tapageuse et dont la lecture reposera (en les fortifiant sur plus d'un côté), nos lecteurs des vacarmes stériles et politiciennes. Dans son numéro de novembre, le directeur de l'"Action Française", l'abbé Lionel Groulx, s'adresse au public en ces termes:

Si nous avons rencontré, pendant ce long effort de sept années, de chaudes et agissantes sympathies, disons-en en toute franchise notre orgueil a été aussi gêné, paralysé dans son développement, par l'apathie et la négligence d'un trop grand nombre. Si l'"Action Française" n'avait eu pour subsister ces quelques gratuits de nos directeurs, il y a longtemps qu'elle aurait cessé de paraître. Depuis sa naissance, elle a toujours entraîné un ou deux milliers d'abonnés en retard. Et c'est ainsi 2,000 et 4,000 piastres qu'il d'année en année, ont manqué à la caisse d'un oeuvre qui alimente le seul dévouement. Ceux qui nous lisent, ceux pour qui nous avons travaillé, croient-ils que cette situation soit tolérable! Une demi-douzaine d'hommes peuvent-ils tout accomplir et ont-ils le devoir de tout faire sans jamais compter sur l'aide des autres?"

Plusieurs de nos lecteurs pourraient facilement se passer de deux petites soites par année à un dollar chacune, au profit de cette entreprise patriotique. (1)

LES SPLENDEURS DU REGIME. — On parle souvent de Gaspé. M. Firmin Létourneau qui y a séjourné faisait, lundi dernier, paraître dans le "Devoir", une très belle étude sur le sujet. Ce pays a beau contenir des richesses, des sites incomparables, la population n'échappe à la misère que par l'émigration aux Etats-Unis. Il y aurait encore de véritables sécheresses fiscales en Gaspésie d'ou, naturellement, condition de serfs pour la majorité des Gaspésiens. Ajoutez à ce stupéfiant anachronisme l'exploitation fabuleuse à laquelle se donnent ceux les barons de la haute mercantile, ces souteneurs de politiques, et vous vous ferez une idée de ce que doit être, dans la magnifique péninsule l'existence morale et matérielle de ses habitants. Le régime actuel n'hésite pas à mettre le coup de pousse, le papape fionné de son incompetence au bas de toutes ces hideurs. M. Létourneau écrit:

"Le ministre trouve qu'on a bien soin de notre bois. Il est traversé en radeau, dit-il. Drôle de radeau... Le bois est traîné libre dans un "sackboom" ou chaîne, qui contient de 2 à 40 mille billots, dont 20 pour cent au moins est complètement perdu, entraîné par les vagues ou les courants auxquels souvent rien ne résiste dans cette traversée de 25 milles de largeur. A voir semblable gaspillage de notre bois jeté à la mer sans profit pour personne, on dirait que le gouvernement de notre province n'a pas d'autres soucis que de percevoir des droits de coupe au petit bonheur..."

"Aussi longtemps que durera la protection scandaleuse dont semblent jouir les magnats qui détournent le dépit de songer: c'est celui des agriculteurs. Beaucoup de parents envoient leurs filles en ville, à "Morial" pour y prendre du service dans quelque famille bourgeoise. Voilà qui explique la confiance que me faisait l'autre jour un agent de moeurs à savoir que sur cent filles francophones de l'Annapolis, 40 pour cent viennent au Gaspé. Il serait intéressant de connaître quels ont été depuis trente ans les députés de ce malheureux comté. Il y a gros à parier qu'ils sont ARRIVÉS! Musolini, priez pour nous. — Roger MAILLET.

(1) Ligue d'Action Française, 369, rue Saint-Denis, Montréal.

Les leçons du passé

PAR UN VIEUX LIBERAL (Suite.)

Dalhousie écrivait à W. Horton en 1825 après le décès de Mgr Plessis: "Les questions que fait surgir la mort de l'évêque catholique romain devront se régler en rapport avec son successeur. S'il accepte les lettres patentes, l'indemnité annuelle de 1000 livres et le palais épiscopal durant qu'il occupera son poste, tout cela s'en suivrait; s'il refuse, tous les avantages devront être refusés. S'il les accepte la suprématie du roi est reconnue." Il discute le droit de nomination aux curés. Il se demande aussi si la couronne n'a pas droit de propriété dans les biens communément appelés "biens du séminaire de Montréal." Il regrette que ces questions soient demeurées si longtemps sans être réglées et qu'on ait semblé tolérer une espèce de possession, qui, vu sa longue durée peut-être difficile à déranger, quoique les Sulpiciens n'aient pas de titres valables sur les biens du séminaire. Dalhousie demande à Bathurst de ne pas donner au nouvel évêque siège au conseil. Il n'a pas de doute sur la loyauté de feu l'évêque ou sur celle de ses successeurs, mais Mgr Plessis était depuis un an le chef actif et le défenseur du parti qui sous Papineau a tant troublé l'harmonie et la législation et fait tant de mal."

Son successeur peut ne pas jouer un rôle semblable, mais l'influence de l'évêque catholique romain est si grande qu'elle annihile la liberté de parole et de conduite essentielles dans la constitution du parlement. (Archives du Canada 1897).

Dalhousie en décembre 1827 envoie un rapport détaillé des causes qui ont amené la brusque dissolution de la législature: "La conduite violente de l'Assemblée était, croit-il, délibérément résolue, un bateau ayant été noyé pour porter à Québec la masse du parti de Papineau." Il regrette que le clergé paroissial romain ait joint son influence au parti populaire dont le principal acteur est le vicar apostolique, M. Lartigue.

Il est établi que, non seulement le clergé adhéra au parti de Papineau, mais qu'il en fut l'âme dirigeante. Il employa son influence à propager les idées révolutionnaires, ce dont la postérité devra lui être reconnaissante. D'où vient que les organes du parti nationaliste se montrent si hostiles à Papineau qui épousa les griefs de l'Eglise et unifia sa cause avec la sienne?"

Si Papineau n'avait pas compté sur ses puissants alliés, qui sait, s'il se serait lancé aussi imprudemment dans ce aventure?"

S'il n'avait pas eu ce saint personnage dans sa barque, il est peu probable qu'il l'eût lancée au large.

Malheureusement, le saint prélat descendit dans la tombe avant la consommation du grand acte de justice qui devait lui donner plus qu'il n'avait espéré.

C'est de Papineau que l'Eglise devait tenir ces libertés qui lui sont si chères, puisque avant la révolution les évêques étaient les vassaux du roi d'Angleterre.

(A suivre)

FEUILLETON INEDIT DU MATIN



MON VOYAGE AUX TROPIQUES PAR PHILIPPE MAURICE (1)

(Suite)

ENCORE UNE VISITE A ISABELLA

Je croyais d'abord toutes les fenêtres illuminées, sauf une. Mais nous approchâmes, et toutes les fenêtres s'éteignirent, sauf celle qui tout à l'heure ne brillait pas; les réverbères reflétés dans les vitres, glissaient sur elles à mesure que nous avançions. Pourtant je sentis tout de suite que ces lumières n'étaient pas profondes, et qu'elles s'éteignaient ternes et sans foyer. La fenêtre allumée s'ouvrait sur le salon.

(1) On ne lit jamais les notes. Et c'est pourquoi j'écris en note que je suis l'auteur de ces éblouissements. Et encore, je n'écris cela que par pure honnêteté.

BERTHELOT BRUNET.

Je vis d'abord sur le papier grisâtre quelques gravures et un grand portrait de famille. Isabella parut bientôt, ses grands yeux fixes qui luisaient. Elle secoua sa courte chevelure, leva le menton, et regarda par la fenêtre. Et devant le noir le regard s'éteignit, la figure s'assombrit, et ce ne fut plus qu'une ombre chinoise aux cheveux fous qui cachait à demi le salon, comme au cinéma, lorsque soudain une main espiegle se pose devant l'appareil et décépate ainsi Mary Pickford ou Lillian Gish.

Elle retourna vers ses invités, et, un moment, très vite, (et je crus d'abord qu'un rideau noir avait volé devant la fenêtre) un smoking nous cacha de nouveau le salon.

—Et toi aussi, tu es en smoking, Fernandez? —Oui.

C'était fâcheux. Obligé, comme il m'offrait d'aller à mon hôtel me chercher une cravate, un faux-col et un smoking que je revêtirais dans la ruelle voisine. J'acceptai. J'avais d'ailleurs déjà pantalon noir et soulier.

Je l'attendis. Devant moi reposait un parc sous des gros nuages blancs, qui s'enroulaient et se déroulaient sur le ciel bleu sombre. Au coin, une vasque où s'agitaient, s'écoulaient, se dissolvaient les leurs aux reflets noirs des réverbères. Au delà d'un bosquet, j'entrevois des ombres tournant autour d'un lumineux kiosque à musique, qui me lançait au visage d'instant en instant des bouffées de Faust ou du Sheik et des rayons. Puis la foule un moment se dispersait en courant, au crépitemment des applaudissements, comme si une fusée trop bruyante avait éclaté.

Le ciel se vidait parfois, et les nuages ouateux au-dessus des arbres gigantesques, seuls, restaient accrochés aux branches.

Fernandez revint, et, dans la ruelle je m'h-

billai. La ruelle, son asphalte gris sous quelques réverbères, entre ses poubelles bien rangées et ses poteaux télégraphiques, s'allongeait, étroite et nette jusqu'au lointain, et je songeais à une longue allée de jeu de quilles. Des chats maugalaient. Des pyjamas décapités sur des cordes, désespérément, agitaient dans le vent leurs membres vides de fantôme. Des chiens jappaient d'une voix enrouée. Les poteaux télégraphiques vibraient.

Je rejoignis Fernandez, et nous entrâmes. Le vestibule était faiblement éclairé, probablement pour faire transition entre l'ombre de la rue et la lumière criarde du salon. En habit, un larbin, ce qu'à Sierra-Réal on appelle un valet de chambre, prit nos paletots et du pied, remit en place un morceau du tapis que, par mégarde, j'avais relevé. Meublé d'un vase chinois sur un gerdiron et d'un banc, un couloir où déferlait un escalier obscur, était éclairé par une ampoule, un peu moins faible que celle de l'antichambre, adoucissait les teintes trop foncées du tapis et du papier. Près du vase chinois, dans sa niche un bouddha de plâtre doré devant lequel brûlaient des grains d'encens. Un homme, smoking déboutonné, regardait quelque copie de Fragonard et, sur le vase chinois, se couait sa cigarette.

Par instants, la tenture du salon remuait, se soulevait un peu, je voyais briller un soulier, puis retombait, sans doute au passage de quelque invité. Un rire pointu s'élevait, d'autres rires suivaient, puis le rire pointu concluait, et la conversation reprenait. Des voix assez vulgaires, que sans doute relevaient les visages et les vêtements.

Fernandez me présenta au monsieur à la cigarette.

—Senor Francisco Marto.

Il me regarda un instant, chercha quelque chose sur mon visage, et, ne trouvant rien, serra la main que je lui tendais.

Il paraissait fort ennuyé. Ses épaules s'affaissaient et ses yeux s'éteignaient. Il lui fallut cligner pour les rallumer. Une copie des photos de Sacha Guitry. Sur le front, aux tempes, sur les oreilles, ses cheveux bouclaient, et, pour montrer son visage, il devait les repousser. Glabre. Il semblait toujours chercher quelque chose. Il était assis qu'on avait envie de lui dire: Mais asseyez-vous donc! Puis tout à coup il riait et on devinait l'étudiant espiegle qu'il fut, organisateur de farces énormes. Tout de suite, comme on endosse un paletot, il reprenait son sérieux, mettait une main dans sa poche pour ne pas le perdre, et serrait les dents. Et, voulant sans doute éviter les distractions, il ne regardait nulle part. En ce moment, il contemplant mes pieds, c'est-à-dire qu'il se demandait quand je lui ficherai la paix.

Mais je restai, et, connaissant son admiration pour Trouclaro, j'entamai une conversation sur le grand pamphlétaire, dont j'avais dans ma poche le "Moi et les Autres".

—Vous me permettez?

Et je m'assis sur le banc à côté de lui.

—Sans doute... Une cigarette?

Je lui déplaçais et, sans me regarder, il me tendit l'étui d'argent.

—Du feu?

Sans remuer le visage, il loucha vers moi.

Quand ma cigarette fut allumée, Francisco croisa la jambe, approcha ses reins, les colla au dossier, accrocha ses yeux à l'escalier, et, ainsi fixé, il se prépara à s'ennuyer.

—Vous aimez beaucoup Trouclaro?

—Je déteste surtout le style neutre, les

phrases fades... Vous me permettez? Et il me prit des mains le pamphlet de Trouclaro que, négligemment, il feuilleta. Je l'observais. Les phrases glissaient sous ses yeux et ne savaient le retenir. Et bientôt, il me remit la brochure.

—Merci.

Sa cigarette s'étant éteinte, il la ralluma, en tira de grosses bouffées comme pour me camoufler sa présence; il avait été aviateur et connaissait le truc.

Il me rappelait celui qu'un jour de mon adolescence, je vis, assis sur un poteau de clôture de gare, fumant sa pipe, et, sans nous dire un mot, regardait passer les trains; deux semaines plus tard, j'appris son départ pour le Brésil, à bord d'un navire marchand, où il était aide-cuisinier. Mêmes yeux ennuyés et qui cherchaient leur proie et leur nourriture.

Je me levai, et, repoussant un peu la portière, je regardai le salon. Dans la cheminée, une bûche de métal brûlait du gaz. Les faces rossissimes. Juanillo Mauritz tourna le commutateur, s'assit sur son pouf et ses yeux pétillèrent; les répliques de ses interlocuteurs, comme un soufflet on attisait le feu.

Devant ce bivaque bizarre, des smoking avaient des gestes falots, et les cheveux d'Isabella étaient roux. Près du foyer, Enrico, qui, toujours comédien, ne parlait jamais sans remuer les mains, jonglait avec les leurs. Une femme, dont le feu n'éclairait que le côté droit du visage, avec son oeil gauche vitreux, paraissait borgne. Les jeunes filles remuaient nerveusement leurs jambes, pour les empêcher de brûler, mais ne se levaient pas, retenues par un filet invisible.

Berthelot BRUNET.

(A suivre)

Advertisement for Champlain beer. Features a bottle of beer and the text: "Le Breuvage National", "BIERES ET PORTERS", "CHAMPLAIN", "Vive, vive le joyeux vin! Et les yeux de ma tendre mie. Vive aussi la bière CHAMPLAIN Qui m'inspire cette poésie. En vente dans les bonnes Epicerias."